

ADÈLE.

PAR L'AUTEUR
DE JEAN SBOGAR.



PARIS,

LIBRAIRIE DE GIDE FILS,
Éditeur des *Annales des Voyages*,
RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N.º 20.

1820.

18
2018



ADÈLE.

PAR L'AUTEUR

DE JEAN SBOGAR.



PARIS,

LIBRAIRIE DE GIDE FILS,

Éditeur des *Annales des Voyages*,

RUE SAINT – MARC-FEYDEAU, N.º 20.

1820.

AVERTISSEMENT.

Nous sommes loin de l'époque où le lecteur désiroit dans les romans ces développemens habilement ménagés, qui augmentent l'intérêt d'une action de toutes les circonstances qui la préparent ; ces détails de mœurs et de caractères, qui rendent présentes à l'esprit les choses et les personnes ; l'attrait extraordinaire et piquant des combinaisons libres de l'imagination, concilié à force d'art avec la vraisemblance de l'histoire. La génération actuelle, impatiente de sensations fortes et variées, se soucieroit peu de trouver dans les productions de l'esprit cette heureuse mesure, cette exquise bienséance de composition, ce fini si pur et si délicat de style, qui distinguent les inimitables romanciers de la France et de l'Angleterre, les Lesage et les Fielding, les Rousseau et les Richardson. L'âme ne se déplace guère de sa situation habituelle que pour changer l'ordre de ses émotions, pour en renouveler l'espèce, pour s'en distraire par des émotions plus puissantes ; et il est certain que les émotions purement sociales de notre siècle ont dû nous rendre extrêmement difficiles sur les émotions romanesques. Maintenant, si notre curiosité, blasée par une incroyable variété de tableaux qu'elle n'a point cherchés, se décide à chercher quelque chose hors de la sphère des idées positives, il est naturel qu'elle s'attache moins aux faits qu'aux passions, aux circonstances matérielles d'un récit, qu'au sentiment indéfini qu'il fera naître, aux aventures vraies ou fausses d'un personnage indifférent, qu'à je ne sais quelles *idéautés* qui, sans constituer un caractère particulier, correspondent plus ou moins avec les besoins, les affections, les illusions du grand nombre, dans les âges malheureux de la société. Cet ordre d'idées est ce qu'on appelle depuis quelque temps *le vague* en

littérature, et il résulte d'un grand vague dans la morale dont la littérature est l'expression écrite. Voilà ce que j'avois à dire pour justifier le genre de cette Nouvelle, où l'on ne trouvera que des caractères indiqués, que des faits aperçus, que le cadre défectueux d'un ouvrage plus que médiocre, que je n'avois ni le temps, ni le talent, ni la force de faire meilleur.

Comme c'est mon héros qui parle avec toutes ses erreurs et toutes ses passions, je demande seulement au lecteur la permission de parler de lui. Gaston n'appartient plus à l'âge des illusions. Son cœur n'est pas fatigué, mais il est exercé par l'expérience. L'habitude des chagrins l'a rendu sombre et timide. L'habitude des méprises l'a rendu défiant. Il est comme tous les hommes qui ont beaucoup souffert. Il craint des émotions nouvelles, parce qu'il n'a jamais gagné au changement, mais il en éprouvera nécessairement, parce qu'il y a des âmes qui en ont besoin et qui en cherchent en dépit d'elles-mêmes. Sa sensibilité s'est refroidie à défaut d'alimens. Il la croit éteinte. Son style même sera plus simple, plus négligé qu'à l'ordinaire. La poésie des expressions se décolore avec la poésie des sentimens. Cependant la première étincelle qui viendra ranimer ce volcan fera jaillir de son sein des éclairs plus menaçans qu'autrefois. Ce ne sera plus une suite non interrompue d'idées et d'actions véhémentes, une manière continuellement violente d'être et de sentir. Ce seront des mouvemens rares, mais impétueux et terribles, qui toutefois n'aboutiront jamais au mal absolu, exception distinctive et certaine en faveur des passions qui prennent leur source dans une organisation élevée. Je ne me défendrai pas d'avoir affectionné ce caractère, et je ne dirai pas les raisons particulières qui m'ont décidé à le peindre sous plusieurs aspects différens. L'intérêt que j'y prenois malgré moi n'excuseroit pas la multiplicité de mes essais. Pour avoir vécu dans un ordre de sensations heureusement peu commun, on n'a pas acquis le privilège de faire de mauvais romans.

Celui-ci exige une justification plus spéciale. Avec un cœur droit, mais très-exalté, Gaston n'a pu se défendre de l'influence de l'esprit de paradoxe qui a présidé à l'éducation toute entière des dernières générations. Cet esprit se développe en raison de la situation de Gaston, quand le bonheur de sa vie vient à dépendre d'une règle de convenance sociale, et qu'il sent la

possibilité de justifier à ses propres yeux une faute par un sophisme. Il n'y a rien à conclure d'un roman, et surtout des opinions d'un personnage de roman, qui n'est pas donné pour éminemment raisonnable, contre des bienséances publiques dont la raison des siècles a reconnu l'importance. Ce n'est pas moi, d'ailleurs, qu'on accusera d'être uni d'intention aux hommes qui déclament contre certaines conséquences par aversion pour tous les principes, et qui ne combattent, dans le fantôme de la noblesse actuelle, que l'existence encore positive de la monarchie. Il faut avouer que ce genre d'agression n'auroit jamais été plus déplacé.

Je n'ai plus qu'un mot à dire. Il importe fort peu au public que j'aie fait tel ou tel roman, mais il m'importe infiniment de n'avoir fait que les miens. Puisque mon nom, auquel je ne croyais pas tant de crédit, a pu devenir, pour quelques libraires, un objet de spéculation, je saisis cette occasion de déclarer que ce dernier ouvrage est avec *Jean Sbogar*, *Thérèse Aubert*, et les volumes publiés chez M. GIDE, sous le titre de *Romans, Nouvelles et Mélanges*¹, tout ce que j'ai fait en ce genre. Ces foibles écrits ne méritent certainement pas mieux d'être avoués que ceux qu'on a trouvé bon de m'attribuer, ou qu'on m'attribuera dans la suite, mais ils sont de moi.

ADELE.

GASTON DE GERMANCÉ
A ÉDOUARD DE MILLANGES.

Germancé, le 12 avril 1801.

JE te sais bon gré, mon cher Edouard, de m'avoir suggéré cette idée. Accoutumé à partager avec toi toutes mes peines et tous mes plaisirs, à puiser dans ton cœur toutes mes consolations et toutes mes espérances, à ne me croire sûr de la possession d'une pensée ou d'un sentiment qu'autant que tu t'y trouves associé en quelque chose ; et maintenant, séparé de toi par la force des événemens, jeté sur un nouveau théâtre et au milieu d'une existence nouvelle, il m'en coûteroit trop de ne plus savoir où déposer chacune des émotions que cet ordre de choses me destine. Nous avons heureusement pourvu à la tristesse de cette vie solitaire, en nous prescrivant de tenir un compte fidèle de nos jours, de nos aventures, de nos projets, de nos secrètes et douces rêveries, de manière que chacun de nous, en recevant à la fin de chaque mois le journal sincère de son ami, puisse encore s'identifier avec lui comme autrefois, revivre toutes ses heures, et se rendre toutes ses actions présentes. Il n'y a point de temps, point de distance dont cet échange continuel de secrets, dont cette confiance de tous les momens

ne doive abrégér l'espace, point d'absence dont elle ne doive diminuer la rigueur.

Nous avons prévu que le calme de ton caractère, la douceur de tes mœurs et la gravité de ton esprit, t'assureroient des jours simples et tranquilles, dont les orages du monde troubleroient peu du moins la paisible uniformité. L'exaltation de ma tête, l'ardeur de mes passions, mon penchant à l'enthousiasme, et peut-être à la folie, comme tu dis quelquefois, t'ont donné lieu de conjecturer que mes récits seroient bientôt plus variés et plus animés que les tiens. D'après ce calcul, tu serois chargé de la partie philosophique, de la partie raisonnable de notre correspondance, et je te fournissois un journal romanesque assez extravagant. Ne compte pas là-dessus. L'hypothèse étoit fondée en vraisemblance dans le passé ; elle est fausse, elle est certainement fausse pour l'avenir.

J'ai vingt-Huit ans, mon Edouard, et, ce qui est rare à cet âge, l'expérience d'une douzaine d'années de malheurs. J'ai vécu vite, parce que ma sensibilité, qui étoit ma vie, s'est usée en essais infructueux et en affections stériles. Les calamités de la révolution, les dangers de la proscription et de la guerre, les agitations toujours renaissantes d'une vie incertaine et mobile, des pertes bien multipliées, bien vives, bien douloureuses, tout cela, sans doute, a pu imprimer à mon organisation, à mon caractère, au mouvement de mes pensées, au tour de mes expressions, je ne sais quoi de singulier, d'inusité, de bizarre, cette espèce d'exagération dont tu blâmes avec tant de raison les écarts ; mais, en vérité, je n'avois besoin que d'être rendu à la nature et à moi-même, que de me trouver libre de toutes les impressions étrangères qui fatiguoient mon cœur, que de rentrer dans le repos délicieux de la solitude, et dans le cercle des devoirs faciles, pour me renouveler. Tu ne saurois croire de quelle tranquillité je conçois l'espérance, depuis que j'ai repassé le seuil du vieux château paternel, et que je parcours de l'œil, à travers la croisée de ma petite chambre natale, ces bois, ces champs magnifiques, ces belles pièces de verdure, lieux si familiers et si chers à mon enfance !

Ma mère m'a reçu avec tendresse, mais avec une tendresse mêlée de ces airs de faste et de cérémonial que tu lui connois, et qui refoulent, pour, ainsi dire, jusques au fond de l'âme, un sentiment prêt à éclater. Qu'il est cruel, Edouard, de ne pas pouvoir exprimer ce qu'on éprouve à une personne que l'on aime et qu'on a le droit d'aimer, de ne pouvoir lui dire qu'on l'aime, sans violer une bienséance ! Je me suis contenu.

Il m'a fallu recueillir toutes mes forces d'homme pour visiter l'appartement de mon père, l'endroit où je l'ai quitté, où j'ai reçu ses dernières instructions et ses derniers embrassemens, celui d'où il me suivit d'un regard si triste et si doux ! et où cependant j'espérois le revoir et l'embrasser encore, quand j'aurois payé ma dette au prince et à la patrie. Quel père j'ai perdu en lui ! tu le sais, toi qui as pu apprécier la grandeur de ses qualités, l'élévation de son esprit, la pureté, la simplicité de ses mœurs, et cette philosophie calme et religieuse qui le rendoit si supérieur à l'adversité, que toutes les vicissitudes fâcheuses paroissent pour lui des sujets de triomphe. Dieu n'a pas permis qu'il m'assistât plus long-temps de ses conseils, et qu'il me guidât plus avant parmi les écueils de la vie. Il m'a laissé seul sur cette terre, et je sens que cette idée, la conviction de l'abandon total où me voila, est près de briser mon cœur. Je te quitte un moment pour pleurer.

Le 17 avril.

JE me suis tracé un plan de vie auquel tu ne t'attends guère. D'abord, mon intention est de voir très-peu de monde, le moins de monde possible. Je veux me retremper, me refaire tout entier, et j'ai besoin pour cela de recueillement et de solitude.

Tout mon domestique se borne à Latour que tu connois, à ce brave Latour, qui a fait avec moi les campagnes de la Vendée, et qui est moins un domestique qu'un camarade sûr, qu'un ami fidèle, dont mon cœur ne pourroit plus se passer. Sa présence d'esprit m'a sauvé la vie dans deux occasions où il se distingua d'ailleurs par des prodiges de valeur, qui lui attirèrent l'amitié des officiers, l'estime de l'armée, et qui l'assimilèrent à mes yeux à ce que je connois parmi les hommes, de plus noble, de plus généreux, de plus éminent. S'il avoit désiré un autre état, un autre genre d'établissement, j'étois heureusement assez riche pour le lui donner. Il est ici par choix.

Comme il m'est difficile de vivre long-temps sans occupations, ou plutôt comme je ne peux me passer de contracter, de temps en temps, quelques goûts plus ou moins vifs pour me distraire de vivre, je suis revenu à la botanique, autrefois ma plus douce étude. Je vais recommencer mes herbiers détruits, et renouer connoissance avec ces riches familles de végétaux, parmi lesquelles une longue inhabitude m'a rendu presque étranger. Est-il besoin de te dire quelles jouissances inexprimables me procurent ces heureux souvenirs auxquels se lient tant de souvenirs délicieux, tant d'harmonies charmantes, privilège enchanteur des plaisirs simples et purs de l'adolescence, qu'on ne peut en réveiller un seul sans qu'ils viennent tous se rattacher à lui pour l'embellir encore !

Puis-je retrouver, par exemple, cette jolie pervenche, si aimée de Rousseau, sans me rappeler qu'à ton premier voyage dans nos campagnes, nous aimions à la cueillir sur le revers frais et ombragé de ce petit bois, en mémoire d'un écrivain dont nous adorions les ouvrages ? L'ancolie n'est pas rare dans les terres légères et sablonneuses à la lisière des forêts, mais Lucie, que je pleure toujours, l'aimoit par dessus toutes les fleurs. Une églantine frappée des rayons brûlans du midi, ou pendante à un rameau brisé par l'orage, me représentera celle que Fanny m'avoit donnée, et qui se dessécha, qui pâlit ainsi sur mon cœur, Un bosquet de sorbiers me fera souvenir de ceux que j'arrondis en berceaux sur le passage de Victoire ; et

jamais je ne verrai, ô le plus joli des arbres ! tes petites feuilles ailées, si fines et si légères, et tes larges corymbes de fleurs blanches du de fruits pourprés, sans le sentir encore brûler mes lèvres et mon sang, le premier baiser de l'amour que je reçus sous ton ombrage !

Le 18 avril.

J'OCCUPE la dernière chambre de l'aile droite du château, celle qui donne sur cette pièce d'eau circulaire, où nous avons tant navigué dans notre enfance.

Il n'y a de luxe, dans mon ameublement, que deux tableaux, le portrait de mon père et le tien, un *forte-piano* et quelques livres. J'ai fait de grandes économies en ce dernier genre surtout, car je suis convaincu qu'à part un très-petit nombre les livres ne sont bons qu'aux oisifs et à certains esprits paresseux, qui ne pensent point sans véhicule. Je vais plus loin ; la BIBLE est le seul corps d'ouvrage absolument indispensable que je connoisse, et il me semble qu'en la donnant à l'homme, Dieu a tout fait pour les besoins de son intelligence. Aussi, ai-je conservé l'usage d'en lire tous les soirs un chapitre, suivant la situation de mon cœur. Tout-à-l'heure, par exemple, l'imagination enchantée par mille rêveries pastorales qui m'ont bercé dans le cours de ma promenade, j'égarais mes pensées sous les tentes des patriarches ou parmi les moissonneurs de Bethléem, et j'assistais, en idée, aux fiançailles de Ruth.

J'ai rabattu quelque peu de mon enthousiasme pour Ossian, et même pour Shakespeare. En général, je m'affranchis autant qu'il est en moi de l'influence des sentimens romanesques, sans chercher cependant un genre d'illusions mille fois plus misérable dans ces superbes vanités de la philosophie qu'on appelle des connaissances positives, comme s'il y avoit quelque chose de positif sur terre, et comme si le peu que Dieu nous permet

de voir dans ses ouvrages étoit autre chose qu'une pâture livrée à l'orgueilleuse ignorance de l'homme déchu.

Je ne puis me passer de quelques méthodes de botanique, mais, comme la collection de mes espèces ne deviendra jamais fort considérable, je m'en tiens maintenant aux méthodes les plus anciennes et les plus simples. Je trouve que les hommes des temps passés avoient de la nature des idées bien plus belles et bien plus touchantes que nous, et que cette manière religieuse et intellectuelle de pénétrer dans ses mystères, qui distingue nos vieux écrivains, valoit bien les stériles avantages que nous retirons du perfectionnement de l'analyse. Les hommes des siècles éclairés ressemblent à des enfans qui rompent leurs joujoux pour savoir le secret de leur construction ; l'instrument brisé, que reste-t-il ? un ressort d'acier, un morceau de verre, un grelot : quant à la merveille, elle n'y est plus.

Le 21 avril.

ME renouveler, disois-je l'autre jour !..... hélas ! si je pouvois seulement me distraire..... ou m'oublier !..... Je ne désire pas, je n'espère pas le bonheur, mais un repos durable et profond, une liberté sans réserve. Je te l'ai répété souvent, je ne hais pas la vie pour les choses qu'on y trouve, et qui, en général, m'attachent et me retiennent. Je comprends ses illusions ; je les chercherois volontiers. Je hais la vie telle que les hommes l'ont faite, comme une obligation mutuelle, comme un devoir social qui soumet mon indépendance à des intérêts reconnus, à des conventions établies sans moi. Je la bais, comme tout ce qui n'est pas spontané dans la volonté d'une créature sensible, forte et intelligente que Dieu a daigné former à son image. Convenis qu'il est affreux de penser que vivre n'est pas une action libre, et que l'âme est condamnée d'avance à l'existence..... que dis-je ? à l'immortalité, sans y avoir consenti.....

Cette disposition d'esprit où je suis tombé depuis quelques jours, m'a cependant procuré une émotion douce, une émotion d'autant plus agréable, qu'elle ne m'est pas bien familière. Ma mère, alarmée de ma mélancolie, a fait quelques frais pour en pénétrer le motif, et pour opposer aux peines de mon cœur le charme des consolations et des espérances. J'ai tressailli d'une joie involontaire en pensant qu'elle m'aimoit assez pour me plaindre, et puis j'ai regretté amèrement de lui avoir donné un sujet de chagrin si peu fondé, car je serois bien embarrassé de m'expliquer à moi-même ce qu'elle appelle ma douleur. Croirois-tu qu'elle a supposé que l'amour..... l'amour ! de misérables illusions d'enfant, dont j'ai tant de fois reconnu la frivolité !..... l'amour !.... Ah ! sans doute, j'aime les femmes dans leurs brillantes harmonies avec la nature, comme un des ouvrages les plus enchanteurs, comme un des plus séduisants ornemens de la création ; je les aime comme les fleurs, comme j'aimerois des fleurs animées et pensantes qui auroient, dans le développement de leurs idées et de leurs sentimens, la grâce, la délicatesse des roses. Il y en a quelques-unes que je distingue davantage, et j'éprouve alors le besoin d'occuper leur esprit ou d'intéresser leur cœur. Si un de leurs regards tombe sur moi, s'il se rencontre avec les miens, je sens, comme autrefois, mon cœur battre plus vite, mes yeux se troubler, mon sang tourner dans mon sein ou monter à mes joues, mes nerfs ébranlés par je ne sais quel mélange vague et doux de honte et de plaisir, d'inquiétude et de tendresse. Je me souviens en effet du temps..... Quel homme n'a pas été en proie à son tour aux erreurs de l'adolescence frivole, crédule, inoccupée ?.... Le froissement d'une robe ou d'un schall qui m'effleuroit en passant, le mouvement d'une plume qui flotloit sur les cheveux d'une femme, le jeu de la lumière qui étinceloit sur les pierres de son peigne ou de son agraffe, la mélodie d'une voix d'ange que l'air apporte de loin à travers tous les bruits, et dont le son vibre long-temps à votre oreille, la moindre chose suffît alors pour absorber toutes vos pensées, pour suspendre toute votre existence. Il y a des instans, des heures, des jours entiers où vous êtes distrait malgré vous par une image charmante qui vous appelle, qui vous poursuit, que vous évitez vainement, que vous retrouvez partout, et dont la perfection idéale se compose de traits qui appartiennent à mille femmes différentes, ou, tout au plus, à une femme inconnue que vous

ne verrez jamais. Combien faut-il avoir vécu d'années, mon cher Edouard, pour sentir le néant de ces chimères !....,

O mon ami ! sois sûr qu'il y a dès le monde que nous habitons des âmes punies d'une faute ancienne, punies peut-être par anticipation d'une faute à venir indispensable, des âmes d'expiation qui portent pour une génération tout le poids des vengeances de Dieu, et qui sont condamnées à l'amour de l'impossible, comme si la suprême puissance, qui ne peut sans contrevenir à ses décrets leur ôter l'infini dans l'éternité, avoit voulu leur donner le néant dans le présent ; qui ont la faculté déplorable de concevoir, d'embrasser en imagination des voluptés devant lesquelles toutes celles de la terre se dégradent et s'anéantissent ! Ainsi, tout ce que je comprends maintenant de l'amour n'appartient pas au temps, à l'espace où ma vie est enfermée. C'est en moi le goût prématuré d'un bonheur futur qui n'a rien de terrestre, rien de borné, qui remplira un jour le vide immense de mon cœur, qui comblera toute l'ambition de mes désirs. Que voulez-vous que je demande, grands Dieux ! à la femme qui consentiroit à m'aimer ? que pourrois-je attendre d'elle ? L'engagement de deux êtres si foibles, si passagers, qui ne connoissent, qui n'apprécient du moins de leurs facultés que l'instant dont ils jouissent, qui ne peuvent répondre de la plus prochaine de leurs émotions, qui s'étonneroient tous les jours d'eux-mêmes si tous les jours ils devinoient leur lendemain ? Une transaction, un bail de quelques années ou de quelques mois, qu'une circonstance imprévue, une jalousie, un dépit, une heure d'absence modifie, qui s'altère par sa durée, qui se dissout par la mort, et qu'une méprise, un caprice, une maladie changeroit en aversion !.. Non Non !...

Rien de fini, rien de périssable ne peut suffire au besoin d'aimer qui me tourmente. – Il faut que j'use, vois-tu, il faut que je dépose tous les liens qui m'attachent aux affections d'un jour pour en reprendre possession dans cette vie assurée de l'avenir dont ma vie est la fatigante préparation. Il faut pour jouir pleinement de ce que j'aime que je trouve dans le bonheur

d'aimer et d'être aimé la sécurité d'une éternité entière, et l'éternité même sera-t-elle jamais trop longue pour aimer ?

L'amour d'une femme !.. d'une femme mortelle !... qu'entendez-vous par là ?... Un sourire plein de charme, un son de voix qui trouble et qui bouleverse les sens, le serrement d'une main de feu qui brûle la vôtre.... Je sais bien. Mais cette main et ce cœur deviendront poussière, et la poussière de mon cœur éteint ne sera pas confondue avec elle, et ce qui vivra de moi restera pour toujours étranger à cette âme qui a un moment remplacé la mienne ! Cela n'est pas possible, et l'amour dont nous parlons, Edouard, n'est qu'une invention de notre vanité. Ce n'est pas une chose de la terre que l'amour ! C'est la première conquête de l'homme qui ressuscite. Laissez-moi partir.

Le 23 avril.

J'ÉTOIS prévenu depuis quelques jours que nous irions rendre visite hier au soir à mademoiselle de Valency, seul rejeton de cette illustre famille et propriétaire du château voisin. J'avois perdu de vue cette jeune personne qui n'a pas plus de vingt ans, et qui étoit tout-à-fait un enfant lors de mon émigration ; mais je conservois respectueusement le souvenir de sa tante la prieure, madame Adélaïde, femme d'un esprit sage et d'une haute vertu, dont ma plus tendre jeunesse a goûté les leçons, et à qui je suis peut-être redevable de ce fonds de piété qui m'a, sinon préservé de bien des erreurs, du moins consolé de bien des revers. Je n'avois pas appris sans la joie la plus vive que le ciel eût protégé son existence, au milieu des funestes événemens qui ont enlevé tous les siens.

Eudoxie de Valency est d'une taille élevée et bien prise ; son port est plein de majesté, mais d'une majesté qui n'est pas sans affectation. Ses traits ont une expression remarquable ; mais fixe, et qui ne paroît pas sans

étude. Le sourire, cet aimable indice du contentement de soi-même, s'arrête quelquefois sur ses lèvres ; mais il n'y figure presque jamais que le dédain. J'ai inutilement cherché, inutilement attendu dans sa conversation un mouvement, un geste, une inflexion qui révélât quelque pensée du cœur. Son abandon même, car elle a une sorte d'abandon, est si soigneusement négligé ; il y a tant de mesure dans sa liberté, tant de circonspection dans sa franchise, que tu éprouverois en la voyant le sentiment pénible qu'inspirent ces imitations trop exactes de la nature qui ne sont pas la nature, et qui choquent à force de lui ressembler. Je te demande si ses termes sont choisis, son élocution ornée, ses moindres discours brillans de citations et de traits ! Elle sait trois langues et fait des vers. Quand nous entrâmes, elle sembloit méditer profondément je ne sais quel passage d'un livre ouvert sur son pupitre, et en m'approchant, j'ai reconnu ce livre pour un des chefs-d'œuvre de notre métaphysique moderne, chefs-d'œuvre en effet de toute l'aridité du cœur alliée à toute la présomption de l'esprit. Je donnerois sur-le-champ une bonne partie de ma vie pour être persuadé qu'il n'y a point de femme qui lise Condillac, comme je suis convaincu qu'il n'y a point de femme qui l'entende, et je crois qu'il ne falloit plus que ce travers pour me brouiller irrévocablement avec tout le sexe.

Ma mère a remarqué que mademoiselle de Valency avoit changé d'appartement ; mais tu ne devinerois jamais la raison ! Imagine-toi qu'à l'extrémité du jardin anglois sur lequel s'ouvroient son salon et sa chambre de toilette, il y a une chute d'eau, à la vérité peu bruyante, mais dont le murmure sourd a quelque chose d'importun. On a planté sur les bords de la pièce d'eau qu'elle forme et qui se divise ensuite en petits ruisseaux, de tristes saules pleureurs, et c'est l'arbre d'aversion de mademoiselle de Valency. Enfin l'exposition de tout ce logement est au soleil levant dont les premiers rayons venoient, malgré tous les obstacles, offenser chaque matin ses paupières encore chargées de sommeil. Je te laisse à penser de quel genre est l'impression que m'a laissée une femme qui n'aime ni le soleil levant, ni le feuillage des saules pleureurs, ni le bruit des eaux lointaines, et qui de plus lit Condillac ou veut passer pour le lire !

Madame Adélaïde est retenue au lit par une maladie de langueur qui mine, qui consume sa vie, et qui ravira bientôt peut-être au monde les exemples de cette sainte. J'ai obtenu d'être introduit dans sa chambre, ou plutôt dans la modeste cellule qu'elle s'est fait donner au château. Elle étoit couchée, mais vêtue, les mains déployées sur sa poitrine. Un crucifix de bois noir s'élevait au-dessus de sa tête. Près d'elle, il y avait une petite table couverte de livres pieux à son usage, et surmontée de quelques rameaux bénits à demi-desséchés qui se croisoient contre la muraille. Au bruit que j'ai fait en entrant, elle s'est tournée vers moi et m'a souri tout de suite. —

Est-ce vous, m'a-t-elle dit, mon cher Gaston ? A mon âge, et après une si longue absence, pouvois-je espérer de vous revoir encore ? Dieu soit loué pour cette nouvelle grâce qu'il m'a faite ! — Mais croyez que ce n'est pas sans motif que sa Providence vous a sauvé de tant de dangers. Vous promettiez d'être bon, généreux dans vos penchans, modéré dans vos passions, et l'exemple des gens de bien est un trésor pour le siècle. — J'étois attendri jusqu'aux larmes. Sa pâleur, sa débilité, la foiblesse de sa voix, me tourmentoient de l'idée d'une autre absence, d'une séparation prochaine et éternelle. Je voyois qu'elle s'efforçoit de paroître bien pour me causer moins de peine. Je me suis retiré fort ému.

Je t'avoue que mademoiselle de Valency ne gagne pas à être vue si près d'une telle femme. Cependant le jugement que je porte de cette jeune Eudoxie, après un quart-d'heure d'entretien vague, de rapports insignifiants, au milieu des bienséances embarrassantes et de la contrainte d'une première visite, pourroit bien n'être aussi que l'effet d'une prévention mal fondée. Je suis si facile à me laisser surprendre par je ne sais quelles apparences de sympathie ridicule ou d'antipathie injuste ; mais je te parle comme à ma pensée. — Et l'on en dira ce que l'on voudra, Eudoxie est certainement fort bien ; j'admets qu'elle est parfaitement belle ; je doute qu'on puisse avoir autant d'esprit ; j'aime à croire, avec tout le monde, qu'il est difficile de pratiquer la vertu d'une manière plus exacte et plus irréprochable : mais elle

a une sorte de vertu, une sorte d'esprit et une sorte de beauté que tu me permettras de n'aimer jamais.

Le 29 avril.

IL y a des gens que la manie de paroître grands fait descendre à des petites gens qu'on auroit de la peine à croire, s'ils ne vous forçoient pas eux-mêmes à en être témoin tous les jours. Quant à moi, cela me cause une indignation si violente, que je ne suis pas maître de la contenir, et qu'il faut absolument que j'éclate quand quelque chose de pareil me tombe sous les yeux.

Mon père s'honorait tout particulièrement d'un de ses aïeux, simple homme de loi, vers la fin du seizième siècle, mais écrivain d'une science et d'une érudition peu communes, qui s'est distingué par des ouvrages très-précieux sur la jurisprudence et les usages des temps reculés, et qui a débrouillé avec une sagacité exquise des textes importants, mais confus, dont les plus habiles m'avoient osé entreprendre l'interprétation. Il est à remarquer, en passant, que c'est à ce grand homme que notre famille doit son illustration, et que ma noblesse date de lui, ce qui ne prouve pas qu'elle vienne de loin, mais ce qui prouve qu'elle ne vient pas d'une source indigne, et c'est cela qui seroit un véritable malheur.

La hasard m'a conduit aujourd'hui dans un salon du château, que j'avois vu jadis tapissé de portraits de famille, et où j'ai reconnu toutes les augustes images des ancêtres de ma mère, avec leurs armoiries, leurs décorations et leurs hermines ; mais j'y ai cherché inutilement ce qui m'intéressoit le plus dans cette tenture généalogique, l'image du savant respectable, dont les vastes et utiles travaux ont fondé ma fortune, et doté mon berceau de l'héritage d'un nom cher à la société. La mémoire de ce tableau m'étoit d'autant plus présente que mon père l'avoit, comme je t'ai dit, en singulière

vénération, et le montrait toujours de préférence aux étrangers dont nous recevions la visite. J'aurois marqué du doigt la place où je l'avois vu, mais elle est décidément vide, et je te laisse à deviner la cause de sa suppression. Je rougirois de te l'apprendre, tant j'y trouve de ridicule et d'ingratitude.

En rentrant dans l'appartement de ma mère, je me suis informé des motifs d'un changement si étrange ; elle m'a répondu, hélas ! comme je m'y attendois ; mais j'ai insisté avec une fermeté respectueuse, et le portrait est remplacé,

Le 2 mai.

EUDOXIE nous a rendu ce matin la visite que nous lui avons faite dernièrement. Elle étoit accompagnée d'un gentilhomme des environs, nommé Ferréol de Montbreuse. Je ne t'ai pas encore parlé de Ferréol de Montbreuse, quoique tout le monde en parle ici. C'est un homme de trente-six ans au plus, mais dont la politesse calme, la gravité inaltérable, et la sévérité reconnue de mœurs et de principes, feroient honneur à un âge plus avancé. On m'avoit parlé de sa fréquentation comme de l'avantage le plus réel de mon séjour en Touraine, et cependant je l'ai peu recherchée. J'estime singulièrement la perfection, mais elle n'a pas pour moi cet attrait qui s'empare du cœur, et que mon cœur a besoin d'éprouver ; car il ne s'attache à rien par des liens ordinaires, et quand il ne sent pas qu'il aime. Tu es le seul des amis que j'ai reçus de la société (la nature m'en avoit donné un autre), tu es le seul, dis-je, qui m'ait réduit à souffrir, à pardonner ce défaut désolant et inimitable de la perfection ; mais la tienne a quelque chose de si naturel, de si involontaire, de si inconnu de toi-même ; elle est si inséparable de toi, qu'on s'y accoutume sans s'en apercevoir, et qu'on n'arrive à s'en douter que lorsqu'on n'a plus la liberté de l'indifférence ou la force de l'oubli. Quoi qu'il en soit du mérite de M. de Montbreuse, on prétend qu'il avoit eu le bonheur d'occuper un moment les nobles pensées d'Eudoxie ; et deux âmes si solennelles étoient dignes de se rapprocher ; Le

délabrement de leur fortune a empêché cet établissement. C'est une chose fâcheuse qu'à la fin d'une révolution, les familles qui ont couru les mêmes chances, que des voisins, des parens, des amis, frappés du même malheur, n'imitent pas les navigateurs jetés par la tempête dans une île. déserte, et ne remettent pas tout ce qu'ils possèdent en commun. Avois-je besoin de rester si riche !

La nouvelle du rétablissement presque total de madame la Prieure m'a causé une joie si vive, que je n'ai pu attendre à demain pour aller la lui témoigner. J'ai reconduit mademoiselle de Valency au château avec un empressement qu'elle a probablement attribué à d'autres motifs. Sa tante étoit assise dans un grand fauteuil à bras, à un endroit de la terrasse où les rayons du soleil, foiblement balancés entre quelques touffes de lilas, répandoient une agréable chaleur. Elle vouloit se lever à mon approche, mais je me suis hâté d'aller à elle pour l'en empêcher. Nous avons conversé gaîment et long-temps de mille choses différentes. Elle m'a fait promettre de lui raconter mes voyages, et de lui parler de mes amis. Je t'ai déjà nommé. De son côté, elle m'a recommandé, avec quelque autorité, de cultiver la connoissance de M. de Montbreuse, dont elle trouve seulement l'austérité un peu rigoureuse pour son âge et pour son état. Enfin il étoit déjà tard que nous causions encore, et je ne me suis aperçu qu'à la fraîcheur de l'air du soir qu'il étoit temps qu'elle rentrât. Elle s'est appuyée d'un côté sur mon bras, et de l'autre sur l'épaule d'une petite fille qu'elle aime beaucoup, et dont elle ne cesse de répéter les louanges. Elle l'appelle son amie, sa bienfaitrice, son ange sauveur, en reconnaissance de quelques soins qu'elle en a reçus pendant sa maladie, et c'est un ange en effet que cet enfant. Je ne me souviens pas d'avoir rien vu d'aussi gracieux, d'aussi doux que ses traits, rien qui reposât plus agréablement le cœur. C'est un de ces ensembles ravissans d'harmonie et de calme, qui font plaisir à regarder. As-tu quelque idée de cela ? N'en as-tu jamais rencontré de ces visages célestes où se lisent d'avance tant de paix, tant de bonheur, et dont l'expression surnaturelle fascine l'âme ? Je donnerois beaucoup pour que tu visses celui-ci.

Une circonstance charmante ! Mes regards ont rencontré par hasard ceux de l'ange. Alors, si tu avois vu ses beaux yeux se baisser, ses longs cils ombrager timidement sa paupière, son teint se colorer d'un éclat vif et subit ! L'ange a rougi, et ce n'étoit plus qu'une mortelle, mais une mortelle adorable, et j'allois dire adorée ! quelle folie !

Voici ce qu'on raconte. C'est une pauvre orpheline que ses parens ont délaissée sans qu'on en dise trop la cause. Il y a huit ou dix ans qu'ils ont quitté ce village où ils vivoient de leur travail, pour aller on ne sait où. Certaines personnes veulent même qu'ils aient fini assez misérablement ; mais je te parle d'après des gens qui sont probablement mal instruits. Ce qu'il y a de certain, c'est que madame la prieure a recueilli la petite Adèle dont elle étoit marraine. et lui a fait donner une espèce d'éducation. Simon Adèle t'intéresse, une autre fois je t'en dirai davantage, quoiqu'il ne s'agisse au fond que de la femme-de-chambre de mademoiselle de Valency, car j'oubliois d'ajouter que c'étoit à ce titre qu'Adèle vivoit au château.

Comme j'étois allé dans la voiture de mademoiselle de Valency, je suis revenu à pied à travers le bois qui est magnifique et en pleine végétation. La soirée étoit d'une sérénité délicieuse, le coucher du soleil bien pur et bien lumineux. Des prestiges enchanteurs, qui se succédoient dans mon esprit comme les idées d'un beau rêve, égaroient tous mes sens dans le vague le plus doux. — Je ne sais pas maintenant pourquoi je me trouvois si heureux, car il n'y a rien de changé depuis ce temps-là dans mon état, et cependant !.. Que l'homme est difficile à expliquer !

Ce bien-être que je goûte ici prouve du moins que je ne me trompois pas quand je t'écrivois que la paix de la campagne convenoit à merveille à ma situation actuelle, et que je mettois tout mon bonheur à y couler obscurément mes jours. Tu vois bien que le tour romanesque et l'exaltation

de mes idées tenoient à des causes fort indépendantes des folles passions de la jeunesse, et voilà ce que vous n'avez, jamais voulu comprendre. A J'ai une conscience de moi-même qui me trompe rarement.

Le 5 mai.

HIER au soir, comme j'achevois d'écrire, Latour est entré dans ma chambre avec un air inquiet et même un peu effaré. Il s'est assis à l'écart et a gardé quelque temps un silence morne, et puis il s'est mis à murmurer je ne sais quoi entre ses dents. De quoi s'agit-il, lui ai-je dit, mon pauvre Latour ? Te voilà bien occupé ! – Qu'on ne m'appelle jamais Latour, dit Cœur-de-Roi, a-t-il repris, si ce n'est pas le Maugis, l'infâme, l'exécrable Maugis ! Monsieur se rappelle-t-il cet aventurier qui se présenta augénéral avec de faux pouvoirs, qui s'en servit, le lâche ! pour livrer à l'ennemi un détachement considérable des nôtres, et qui se déroba malheureusement par une prompte fuite au châtiment qu'il méritoit ? – J'ai entendu parler de ce misérable, et je crois comme toi, Latour, qu'il s'appeloit effectivement Maugis, soit dans la seule intention de déguiser son nom véritable, soit pour se conformer à la méthode assez bizarre de nos officiers ; mais quel rapport... – Quel rapport ! s'est-il écrié. Cet infernal Maugis, que j'aurois reconnu entre mille, et que je peindrois au besoin, n'est autre chose que l'honnête Ferréol de Montbreuse, que vous avez vu aujourd'hui, et au péril d'un million de morts, j'affirmerois qu'il n'y a point d'autre Maugis. Rage et malédiction ! c'est une honte pour la Providence que de voir des gens tels que celui-ci jouir de l'air et du soleil !

J'ai eu beaucoup de peine à apaiser la colère de Latour, et à lui faire comprendre qu'il étoit impossible que ses soupçons fussent bien fondés. Il est sorti plus étonné de mon incrédulité que satisfait de mes raisons.

J'étois réservé à soutenir aujourd'hui une discussion pins difficile., une discussion à laquelle ce que je t'écris depuis quelques jours t'a cependant plus préparé peut-être que je ne l'étois moi- même. Ma mère m'avoit fait

demander chez elle pour m'entretenir de choses sérieuses, très -sérieuses en effet. Il s'agissoit de perpétuer mon nom en l'illustrant par de nobles alliances. Tu comprends bien ; illustrer le nom de mon père ! Je devois savoir, a-t-on ajouté, que la noblesse de ma famille, du côté paternel, ne répondoit pas tout-à-fait à l'éclat de ma fortune ; et si la fortune a quelque avantage, n'est-ce pas surtout celui de favoriser des établissemens honorables qui relèvent la splendeur de nos propres titres et qui les transmettent plus glorieux à nos enfans ? On m'a fait sentir ensuite modestement que c'étoit à ces sages combinaisons de convenances que je devois ma mère. Je croyois ne la devoir qu'à l'amour et à la nature. Que te dirai-je ? les Valency sont moins riches que moi, Eudoxie est moins riche que moi ; mais elle est noble comme ma mère à qui elle a l'honneur d'appartenir. Tu devines le reste

Tout cela m'a frappé d'une surprise si vive et si douloureuse que j'ai été long-temps à chercher une idée, et plus long-temps encore à trouver une expression. Ce que je me rappelle bien imparfaitement des propos confus qui ont dû m'échapper dans cet instant de trouble et d'accablement, c'est qu'ils avoient pour but de solliciter, je crois, quelques, mois de délai que je voulois donner à la réflexion, et j'ai sans doute ajouté qu'on n'obtiendrait rien de moi autrement, de manière à lever tout soupçon à cet égard, car ma mère est sortie en me lançant un regard plus sévère encore que de coutume. Il est cependant probable qu'elle n'a pas espéré gagner beaucoup à faire violence à mon cœur, puisqu'elle vient d'accéder à ma demande, avant que je me fusse trouvé la force de la renouveler. Au reste, elle attend ma résolution dans six semaines, et il n'est guère à supposer que j'en doive changer d'ici-là.

C'est te dire que ma résolution est prise à l'heure même, et qu'elle est invariable comme les principes qui ont, jusqu'à ce jour, dirigé ma vie. Non, je n'achèterai pas de mon bonheur, et je suis certain qu'Eudoxie ne me rendroit point heureux, je n'achèterai pas de mon repos, de ma liberté, de l'incertitude délicieuse de mes espérances, le ridicule honneur d'associer mon nom à celui d'une femme que je ne puis jamais aimer. Si j'attache

quelque prix à ma fortune et à l'état que je tiens dans la société, cest surtout à cause de l'indépendance qu'il me donne, et de l'immense latitude qu'il laisse à mes choix : car enfin..... pourquoi ne le dirois-je pas ? J'aimerois mieux cent fois me mésallier pour quelqu'un, que de souffrir que personne se mésalliât pour moi. Je suis trop fier pour consentir à augmenter par un emprunt aussi lâche la somme de ma valeur personnelle et pour donner cette prise-là sur moi à la vanité d'une femme. Plutôt que de subir cette humiliation, j'épouserois Adèle même – Adèle ! – Vraiment, je le crois bien !

Le 5 mai.

IL y a de certains jours, des jours trop vite écoulés, que le hasard, que la Providence nous ménage, quand notre cœur, trop fatigué de chagrins, a besoin pour ne pas céder de reprendre la trempe du bonheur, et qui compenseroient à eux seuls une éternité d'abandon et de misères. Oui, je dirois : Que ce jour me soit rendu, qu'il recommence avec tous ses charmes, avec toutes ses illusions ; qu'il me soit permis de le vivre comme la première fois, sans que rien en détourne ma pensée, d'en goûter les plaisirs avec la même confiance, avec le même abandon, d'en épuiser encore les délices ; – et puis que le néant commence !

Près du château de Valency, j'avois remarqué dans le bois un site frais et enchanteur, où aboutissent de jolis sentiers qui partent de l'un et de l'autre village, et qui, de là, se distribuent au loin dans la plaine. Cette espèce de vestibule de verdure, agréablement ombragé d'une large voûte de feuillage, et tapissé d'un gazon fleuri d'où s'exhalent les plus douces odeurs, offre de tous côtés de petits sièges naturels aussi commodes que si l'art les eût façonnés. A une foible distance, on voit briller à travers les rameaux la surface polie d'un étang de l'eau la plus claire, qui renferme le bois entre ses

détours comme dans une vaste enceinte de cristal, et qui attire sur ses bords une foule innombrable d'oiseaux.

C'est là que j'étois assis, comptant scrupuleusement les étamines d'une fleur douteuse, quand le bruit d'un pas léger et le frémissement d'une robe de femme ont tourné mon attention sur un autre objet. Cette femme, c'étoit Adèle, et quoiqu'il n'y eût rien d'étonnant à la voir là ; quoique je me fusse même attendu, je ne sais comment, à l'y rencontrer ; quoiqu'Adèle d'ailleurs ne fût pour moi qu'une jeune fille intéressante, mais à peu près inconnue, les palpitations de mon cœur se sont multipliées avec violence ; j'ai frémi, j'ai tremblé, un nuage varié de différentes sortes de couleurs a troublé mes yeux, une défaillance vague a parcouru mes membres et ralenti mes pas. Cependant j'étois parvenu près d'Adèle sans la regarder, ou du moins sans la voir, et je lui avois présenté mon bras, sans m'informer de l'endroit où elle alloit. Quand le voile qui obscurcissoit mes paupières a commencé à s'éclaircir, au point de me permettre d'observer distinctement les traits et la physionomie d'Adèle ; j'ai remarqué qu'elle s'étonnoit de ma proposition, et, à te dire vrai, je me suis étonné aussi de l'avoir faite, mais je l'ai répétée d'une voix sans doute plus assurée. Après quelques momens d'une hésitation pleine de grâce, Adèle a paru céder à un ordre plutôt que déférer à une prière, en appuyant légèrement sa main sur mon bras ; alors j'ai fixé cette main avec force, en rapprochant étroitement de mon sein le bras sur lequel elle étoit engagée, et je me suis mis à marcher assez précipitamment dans la direction qu'Adèle sembloit suivre,

Lorsque mon agitation, à demi-calmée, a laissé quelque liberté à mon esprit, je me suis aperçu que l'agitation d'Adèle n'étoit guère moins forte que la mienne, non pas à ses regards que j'évitois encore, mais au frémissement de ses doigts que ma main droite avoit saisis par je ne sais quel mouvement involontaire et tenoit déployés contre mon cœur. Rien n'étoit plus propre à nous distraire tous deux de cet état d'émotion que la question si froide et si naturelle que j'avois d'abord omise, et je pensois qu'une conversation nécessairement moins passionnée, moins orageuse que

notre silence, achèveroit de nous rendre un peu de tranquillité. J'ai donc demandé à Adèle où elle alloit, et Adèle m'a répondu, avec un sourire fin sans malignité, que c'étoit un grand secret. Ce mystère ne m'a pas donné d'inquiétude. Je l'avois oublié déjà que le dernier son des paroles d'Adèle n'avoit pas achevé d'agiter l'air, et n'étoit point parvenu jusqu'à moi. Je cherchois, le croirois-tu, je cherchois dans mon imagination quelque diversion nouvelle qui pût la tromper et me tromper moi-même sur ce que j'éprouvois. Je sentois à la fois le désir et la crainte d'être deviné. J'étois si heureux d'être auprès d'elle, et si impatient d'être seul pour penser à tout ce qu'il y avoit à lui dire ! Après une minute de silence, j'ai renouvelé ma question, faute de mieux. Cette fois, Adèle a bien voulu m'apprendre qu'elle portoit au hameau voisin de petits secours que la bonne Prieure, y envoyoit tous les jours à une famille malade. Je devois m'en douter, mais j'étois si occupé d'autre chose !

Je passe rapidement ce soir sur les détails de ce voyage d'une heure, heure charmante qui auroit dû être un siècle et qui n'a été qu'une minute. Je les néglige, ces détails, parce que je perdrais tout à les décrire ; parce qu'ils seroient sans chaleur sous ma plume et qu'ils brûlent dans mon cœur ; parce qu'il y a dans tout ceci une fleur de volupté qui se dérobe aux facultés imparfaites que l'homme a reçues pour exprimer et pour comprendre ; parce que je croirois borner mon bonheur en bornant le vague de mes souvenirs ; parce que, clans ce récit où tout se rapporte à Adèle, il y a pourtant des circonstances qui ne sont point Adèle, qui me distraieroient d'Adèle, et qu'il est bien décidé qu'Adèle aura toutes mes pensées d'aujourd'hui, – toutes les pensées de ma vie !

Le 6 mai.

LA bienséance me prescrivent du moins de voir Eudoxie. Mon cœur m'entraînoit vers sa tante. Je les ai vues. J'ai vu Adèle aussi. Que dis-je, hélas ! je n'ai vu qu'Adèle.

Oui, mon Edouard, il seroit superflu, il seroit indigne de moi de dissimuler à toi ce sentiment qui me domine, qui remplit, qui absorbe mon existence. Enfer et paradis ! Qui auroit pensé qu'à vingt-huit ans une jeune fille toute simple, toute bonne et presque sans éclat, me subjugueroit comme au temps de la faiblesse et de l'ignorance de mon cœur ? Qui pourroit exprimer ce que j'éprouve d'extase et de délire au seul souvenir de sa vue, au seul bruit de son nom ! Ce n'est déjà plus cela. Je nageois dans une si pure atmosphère de bonheur, mon sein étoit soulevé d'une joie si parfaite et si nouvelle... Car tout est devenu nouveau pour cette âme qui se réveille encore une fois des débris de ma vie, pour aimer et pour souffrir.....

Pour souffrir. – Je sais combien une passion semblable peut faire tomber sur moi de honte et de malheur. Je ne m'aveugle pas sur cet étrange égarement de mon imagination, ou plutôt sur cette impitoyable contrariété de ma fortune qui me pousse obstinément vers tout ce que je devrois fuir, et qui me plonge d'autant plus profondément dans l'abîme de mes résolutions, que sa menaçante obscurité me laisse moins d'espoir de retour. Je maudis la folie de mes projets, l'incroyable faiblesse de ma raison, que le moindre prestige éblouit, dont le moindre caprice triomphe ; je m'indigue de moi-même, et je m'abandonne cependant au penchant qui m'entraîne sans essayer d'y résister. Il y a plus. Si je connoissois une puissance qui fût capable de m'en affranchir sans retour, et d'effacer de mon sein jusqu'à la trace d'un souvenir, je n'aurois pas la force de l'invoquer. Tout ce que les autres hommes y trouveront de vil et de haïssable sera précisément ce qui m'y attachera par des nœuds plus difficiles à rompre, et j'ai besoin de te dire que ce sentiment a pris une telle autorité dans mon cœur, que les conseils et les instances de l'amitié ne feroient qu'en redoubler l'emportement,

Edouard, mon cher Edouard, toi en qui le ciel m'avoit donné un frère, un guide et un protecteur au milieu des orages de la jeunesse, toi qui as été si long-temps la lumière de mon esprit et le frein de mes passions, ne

m'abandonne pas dans l'état de perplexité où je suis. Ce n'est pas pour toi que j'ai dit cela.

O mon ami ! que résultera-t-il de la violence de tant de pensées contraires qui m'apportent à chaque minute un nouveau tourment ? Qui me fera triompher de l'image qui me suit partout, qui la bannira de là, de ma mémoire qu'elle occupe sans partage, avec ses grands yeux noirs si nobles et si touchans, ses lèvres si voluptueusement belles, cet air d'amour et de bonté qui flotte sur son visage, et son parler un peu lent dont la franche mélodie me pénètre ?

Le 8 mai.

Qui m'empêcheroit de chercher ailleurs l'indépendance et de goûter dans un oubli profond, sous quelque abri impénétrable à toutes les recherches des hommes, le bonheur que la société me refuse ? Que fais-je ici, et qui s'apercevrait de mon absence dans ce tourbillon de froids étrangers continuellement distraits par les intérêts de leur fortune et de leur orgueil ? N'ai-je pas rempli envers mon pays les devoirs que me prescrivait mon nom ? La limite de mes obligations s'étend-elle au-delà du sacrifice de ma vie cent fois hasardée dans les batailles ? Je m'en irai, car j'y ai pensé souvent. J'opposerai à toutes leurs bienséances et à toutes les puériles vanités de leur étiquette le silence et l'obscurité de ma solitude. Il arrive une époque où l'âme a besoin de prendre enfin possession d'elle-même et de se recueillir dans des méditations imposantes, loin du chaos des affaires sociales – bien loin – sur la pointe d'un mont qui déchire les nues et qui commande à des plaines immenses et à des mers sans rivages. Il me semble que le créateur en produisant son univers si accompli en beauté, en jetant une magnificence si merveilleuse sur les ouvrages de ses mains, et en faisant contraster leurs richesses d'une manière si humiliante avec la misère de nos sentimens, a voulu nous révéler par un objet de comparaison sensible le néant de tous les plaisirs que nous plaçons hors de lui, et de tous les

jugemens que nous fondons sur la vaine opinion de la multitude. Je me transporte quelquefois en idée à ce jour, où, bien jeune encore, mais déjà proscrit, j'atteignis pour la première fois les hauts sommets du Jura. Quand vous avez suivi sur le plus élevé de ses plateaux les sinuosités d'une route sévère et sauvage qui se prolonge sur les flancs de la Dôle ; quand à l'extrémité de cette promenade taciturne où vous n'êtes accompagné tout au plus que par le cri d'une vieille aigle effrayée pour ses petits et qui s'étonne d'entendre au-dessous de ses rochers le bruit depuis long-temps oublié d'une voix humaine, quand il semble que la terre va manquer sous vos pas, et que de votre bras étendu vous allez toucher l'azur solide du firmament, à cet endroit il se manifeste tout-à-coup un spectacle si peu vulgaire qu'il vous fait comprendre au même instant la nécessité d'une volonté divine dans le mystère de la création. Vous croiriez que le génie de la terre soulève la toile qui sépare d'un monde magique ce monde de fange et de pierre, et qu'il vous introduit dans une région de miracles. Je voudrais te décrire cela, mais avec quelles couleurs ?

Imagine-toi qu'à l'extrémité des bois de Lavatay, il y a là sur la dernière crête de la montagne une pauvre maison qui paroît de loin perdue dans le fond des nuages, et qu'on appelle *le chalet des faucilles*, parce que les sentiers qui en descendoient autrefois sur le chemin escarpé de l'abîme se recourboient sur eux-mêmes, comme la faucille du moissonneur. Aujourd'hui que l'esclavage et le travail en ont fait des routes somptueuses pour les échanges corrupteurs du commerce et pour les invasions de la guerre, les *faucilles* se développent d'une manière moins menaçante dans les profondeurs du précipice, et le chamois, surpris qu'une main servile ait osé embellir sa demeure, ne se hasarde plus dans ces voies de l'homme. Il reste immobile à l'angle le plus saillant d'une roche taillée à pic, et contemple tristement le ciel, seul désert que la civilisation nous ait laissé. Toutes les parties du tableau qui se présentent ensemble à vos regards préoccupent d'abord si puissamment la pensée que vous êtes long-temps à mettre de l'ordre dans vos sensations et à distinguer des détails : à vos pieds, où finissent le Jura et la France, un lac qui, dans son immensité,

présente l'aspect d'une mer ; – sur ses bords, les campagnes romantiques du pays de Vaux, les paysages agrestes du Valais, les âpres solitudes de la Savoie ; – à voire horixon, une chaîne vaste comme lui, celle des Alpes dont les coupoles innombrables se groupent sur toute la demi-circonférence du ciel, diverses de formes, de caractère, de physionomie, de couleurs, mais toutes affectant aux feux du soleil l'éclat de divers métaux ; les unes resplendissantes comme de l'argent poli ; les autres, selon l'effet des ombres qui se projettent sur leurs contours, mates comme un plomb grossier, ou brillantes comme l'acier bruni, de reflets bleus et violets ; certaines si éblouissantes, quand la lumière du couchant les inonde tout entières, qu'on les prendroit pour des masses de fer qui blanchissent dans la fournaise. Ce jour-là, par exemple, le soleil se couchoit avec tant de magnificence et dans un ciel si pur ! Les vapeurs du lac, aspirées par le crépuscule, suspendues à ses rayons, se balançaient sur les eaux comme un crêpe léger teint du rose le plus doux, se relevoient peu à peu des pieds du voyageur jusqu'au sommet des montagnes, et déployaient devant lui, sur l'horizon, un rideau enflammé qui répandoit sur tous les objets le prestige de sa lumière ; puis, devenues plus denses et plus obscures, couronnoient enfin tout ce magnifique spectacle d'un dais de pourpre et d'or dont la splendeur ne pâlit qu'au lever des astres de la nuit.

Et ces montagnes immenses, inhabitées, pour la plupart inconnues, elles ne cachent pas un lieu d'asile où je puisse emporter avec moi, dérober à la curiosité insolente, à la censure hypocrite, le secret de mon bonheur et de ma vie ! Je ne serai pas maître d'y reléguer, d'y exiler mon avenir ! Je mourrai lié à la chaîne odieuse qu'ils m'ont imposée, sans faire un effort pour la rompre ! Edouard ! qu'on ne s'en flatte pas ! Je romprois plutôt toutes les chaînes à la fois.

Prends pitié de mon infortune !

Le 9 mai.

JE ne t'ai pas dit que la conversation de l'autre jour avoit roulé sur le sujet des mésalliances, à propos de ce fou de Subligny qui vient de finir sa carrière romanesque en épousant une danseuse. Je me suis saisi de ce texte avec une chaleur et une abondance d'idées dont j'étois plutôt redevable à certaines circonstances de ma situation particulière qu'à la propre richesse du sujet. J'ai soutenu qu'il n'y avoit d'impardonnable, d'antisocial, dans toute la force du mot, que les mésalliances morales, et qu'elles étoient extrêmement difficiles, parce qu'il est rare que les belles âmes ne s'accostent pas de leurs semblables, comme dit Shakespeare, ou qu'elles soient abusées assez long-temps par des dehors imposteurs pour arriver au moment de former un nœud si solennel sans avoir eu le bonheur de se détromper ; que ce qu'on appeloit d'ailleurs mésalliance, dans cette acception générale qui se rapporte seulement à la différence des états, ne pouvoit choquer que le plus absurde, le plus révoltant des préjugés, celui qui attribuerait à une classe déterminée, à un ordre infiniment circonscrit de citoyens, des facultés spéciales, ou pour mieux dire exclusives ; que, comme je ne savois personne qui eût poussé la témérité au point d'avancer que la vertu se prouvoit par des litres ou s'acquéroit par des privilèges, je ne voyois pas pourquoi on interdiroit à un homme sensible et délicat le droit de chercher partout où se trouve la vertu, un bonheur que la vertu seule peut donner ; que c'étoit une chose atroce, à force d'être ridicule, que de condamner un être intéressant, doué de toutes les qualités et de toutes les grâces, au désespoir de ne jamais appartenir à l'objet aimé, parce que cette infortunée, comblée des plus précieux avantages de la nature et de l'éducation, seroit privée par hasard d'un avantage qui ne dépend que du hasard, et qui ne tient lieu d'aucun des autres, même dans la société ; que si les grands talens imprimoient à ceux qui en étoient ornés un caractère incontestable de noblesse aux yeux du siècle et de la postérité, l'exercice privé des devoirs les plus difficiles à pratiquer de la religion et de la morale, titre moins éclatant à la faveur du monde, n'étoit pas un titre moins recommandable à l'estime et au respect des bons esprits ; qu'en conséquence, je ne me permettrois jamais de blâmer une alliance du genre

de celle dont on parloit, si je pouvois y reconnoître cette heureuse harmonie de mœurs et de caractères, qui est le seul gage assuré du bonheur des ménages et de la prospérité des familles.

Il est probable que ces raisonnemens, dont je connois bien le côté foible, avoient paru totalement indignes de réponse à M. de Montbreuse, car il se contenta de me regarder sévèrement sans me parler, et je remarquai qu'il se tournoit ensuite du côté d'Eudoxie, avec un air d'intelligence dans lequel perçoit je ne sais quel mélange d'amertume et de mépris. Eudoxie même, dont je choquois trop ouvertement les idées, ne sembla pas faire assez de cas de mes raisonnemens pour daigner les réfuter avec ordre : à peine laissa-t-elle échapper quelques lieux communs rebattus auxquels les grâces de son élocution et la finesse de son ironie prêtoient plus d'agrémens que de solidité. Adèle m'écoutoit avec émotion, car ses joues étoient fort animées, et j'essayai inutilement de rencontrer ses yeux. Madame Adélaïde avoit souri d'abord, puis sa physionomie avoit pris un caractère plus grave, et, je tremble de le penser, une expression plus triste qu'à l'ordinaire. Elle relera doucement mes paroles, en me reprochant, d'une manière affectueuse, l'ardeur que je portois dans la discussion, et l'enthousiasme avec lequel j'embrassois les idées les plus extraordinaires et souvent les plus funestes. Elle se plaignit de la facilité qu'ont les hommes de cette génération à saisir et à propager des sophismes dont ils n'apprécient pas les conséquences, et qui tendent à dénaturer successivement tous les véritables rapports des choses. En m'accordant qu'il y avoit des vérités noblement senties dans ce que je venois de dire, elle me recommanda de réfléchir sur l'origine et les effets de ces convenances morales, si respectables, d'ailleurs, par l'autorité qu'elles ont exercée sur nos ancêtres, et par la consécration presque religieuse qu'elles ont reçue des siècles, dont le jugement définitif est, en dernière analyse, toute la raison sociale ; ajoutant du ton d'une résignation modeste, et non d'une conviction impérieuse, que le devoir d'un bon citoyen est de se soumettre aux institutions établies sans les discuter, et que, puisque l'imperfection des hommes les rend tributaires essentiels de certaines erreurs sanctionnées par la nécessité ou par le temps, l'intérêt du

genre humain prescrit aux cœurs sages et droits le devoir de plier leur raison à la déférence commune.

Il est possible que cela soit vrai. – Et combien ne donnerois-je point pour qu’il n’en restât pas de souvenir, de cette foible démarcation que le hasard de la naissance a tracée entre quelques familles et la grande famille des hommes ; de cette circonstance si étrangère à ma volonté, qui m’a soumis à un ordre particulier d’habitudes et d’obligations ; qui a restreint, comprimé, limité l’indépendance de mon cœur ; qui m’a interdit les affections les plus simples et les plus heureuses ; qui me sépare d’Adèle et du bonheur !

Séparé ! – Préjugé barbare ! je te voue à l’indignation des âmes fortes et sensibles !

Séparé ! – Moi qui traverserois le globe pour un baiser de ses lèvres !

Séparé ! – Viens, viens sur le cœur de Gaston, pauvre orpheline que les hommes rebutent ! viens avec confiance ; et, j’en atteste l’innocence et la candeur de ton âme d’ange, toutes les puissances de l’enfer ne parviendront pas à nous séparer !

Le 16 mai.

JAMAIS je n’ai été plus assidu au petit bois que depuis quelques jours, et jamais mon herbier ne s’est plus lentement accru. Cela étonne beaucoup Latour, qui prend à mon herbier le même intérêt qu’à tous mes plaisirs, mais à qui je ne les confie pas sans exception. Cela ne t’étonnera pas, toi qui te rappelles bien distinctement qu’Adèle passe tous les jours dans le petit bois à une certaine heure, et qui ne me crois pas capable de me plaire ailleurs qu’à l’endroit où j’espère la trouver. Tu as déjà remarqué aussi que ma lettre est à une grande distance de la précédente, et tu en as conclu sans doute que

l'abondance des sensations et des événemens avoit pu seule me distraire pendant plusieurs jours de mes occupations les plus douces. Tout cela est conforme à la vérité, mon cher Edouard, et cependant il n'y a rien de nouveau dans ma vie à t'apprendre, car mon amour n'est plus nouveau pour toi, et toute ma vie est là.

Je ne t'avois donné, sur l'origine d'Adèle, que des renseignemens imparfaits, recueillis dans le vague des bruits populaires. Madame Adélaïde m'en avoit appris un peu davantage, mais pas assez pour contenter ma curiosité, que je craignois d'ailleurs de décéler trop ouvertement. Enfin, l'autre jour, je m'en suis informé d'Adèle, pendant que je la conduisois du bois au hameau, je m'en suis informé, dis-je, avec tous les ménagemens qu'exigeoit l'abord d'une question si délicate ; et comme ce récit ne seroit pas sans intérêt pour les personnes même le plus étrangères à tout ce qui m'intéresse, je veux te le faire entendre de la propre bouche d'Adèle, ainsi que je l'ai entendu. Pardonne-moi si, avec la simplicité de ses paroles, je n'ai pas eu le bonheur de conserver leur grâce naturelle, et cette effusion si facile et si touchante de sentimens qui leur prête le charme le plus entraînant. Il y a des choses qu'il faut désespérer d'exprimer.

« Mon père, me dit Adèle, étoit né à Valency, d'une famille de très-riches laboureurs. Il s'appeloit Jacques Evrard, et comme il annonçoit un esprit et des manières au-dessus du commun, ses parens résolurent de lui donner une éducation honorable qui pût le rendre propre à parcourir dans le monde une carrière plus brillante que celle qu'ils avoient suivie. Ses progrès répondirent à toutes leurs espérances, mais inutilement. Des malheurs multipliés qui survinrent dans ce temps-là à mon aïeul, plusieurs mauvaises années de suite, qui épuisèrent ses récoltes sans les remplacer, deux incendies qui consumèrent successivement sa grange et sa maison, la perte enfin d'un procès considérable, duquel dépendoit tout le reste, changèrent sa fortune en misère. Il étoit impossible de donner des suites aux projets qu'on avoit formés pour mon père ; on y renonça, et, plus malheureux que s'il n'avoit jamais pensé à sortir de sa condition, il s'engagea de désespoir,

Le régiment où il entra étoit alors en garnison à Saumur. A cette époque, mon père étoit très-jeune encore, d'une figure aimable et qu'on trouvoit distinguée, d'une bravoure à toute épreuve ; et il joignoit à cela une foule de ces talens agréables qui ouvrent à ceux qui les possèdent l'accès de toutes les sociétés. Estimé de son colonel et chéri de ses officiers, il avoit déjà monté deux fois en grade avec une rapidité inouïe dans le service, mais sans qu'il en résultât la moindre plainte de la part de ses camarades, qui rendoient sincèrement justice à ses avantages. Enfin, il avoit peu de supérieurs qui ne se fussent accoutumés à le regarder d'avance comme leur égal. Le hasard fit qu'une demoiselle de cette ville, qui appartenoit à une famille très-noble, le remarqua dans quelques occasions, et que, sans prendre garde à son penchant, elle se fit de le voir une habitude si douce que son cœur ne pouvoit plus s'en passer. Elle sentit bientôt que ce besoin étoit de l'amour, mais il étoit trop tard pour y remédier ; elle le crut du moins, et mon père le crut comme elle. Que vous dirai-je, M. Gaston ? voilà de quelle erreur je fus le fruit.

Ma mère ne put dissimuler sa faute à ses parens ; mais, quoique tendres et bons, ils étoient trop fiers pour souffrir que Jacques Evrard la réparât. On se contenta de prendre les précautions nécessaires pour cacher ma naissance à tout le monde, et on envoya ma nourrice dans ce village éloigné, où je fus baptisée sous les auspices de madame la prieure. Vous devinez bien que cet asile ne m'avoit pas été donné sans motif, et que ma mère se plaisoit à penser que je grandirons sous les yeux d'un père attentif à tous mes besoins. Le temps de son service étant accompli depuis quelque temps, il sacrifia en effet sans peine ses espérances d'avancement au plaisir de ne me plus quitter, et de voir se développer peu à peu dans mes traits la ressemblance d'une personne qui lui étoit si chère. Sa tendresse alla plus loin. Se seroit-il trouvé heureux, s'il n'avoit pas osé me nommer sa fille ? La nourrice qu'on m'a voit donnée, jeune et malheureuse victime d'une inclination trompée, passa pour ma mère et pour son épouse. Madame Adélaïde seule étoit dans le secret, et portoit une vive compassion à ses chagrins.

C'est ainsi que je lus élevée, et mon enfance ne fut pas sans plaisirs. L'amitié de ma bonne marraine, les soins attentifs et vraiment maternels de cette nourrice, à qui je croyois des titres encore plus sacrés à ma reconnaissance, et surtout l'affection de mon excellent père, embellirent tout. Seulement, quand il revenoit des champs, je le sentois quelquefois me baigner de larmes, mais je ne m'en inquiétois point, pensant que c'étoit de joie qu'il pleuroit.

Cependant, ma véritable mère ne nous avoit point retiré son cœur. Elle écrivoit souvent à mon père, et lui faisoit part de ses regrets et même de ses espérances. Il arriva que, vers la troisième ou quatrième année de la révolution, son père la laissa seule à Saumur, pour aller servir le Roi dans son armée de la Vendée, et qu'elle désira de profiter de la liberté dont elle jouissoit pour me voir ; car il y avoit déjà quelque temps qu'elle avoit perdu sa mère. Ce fut un beau jour pour notre petite famille, que celui où nous parvint la nouvelle inattendue de ce voyage. Quoique je fusse bien jeune pour entendre clairement ces choses, mon père me les fit comprendre de son mieux, et nous partîmes après de courts préparatifs, qu'il ne croyoit pas pouvoir jamais abrégier assez. Enfin, je fus rendue à celle de qui j'avois reçu le jour, et je lui reportai la tendresse qu'une autre lui avoit dérobée si longtemps, sans l'enlever toute entière à celle-ci. Ma mère ne s'en affligeoit point, et me voyoit avec plaisir allier les devoirs de la reconnaissance aux devoirs de la nature. J'étois bien heureuse et bien aimée ; pourquoi falloit-il que cela durât si peu !.....

Mon père avoit conçu un projet digne d'une âme si noble, et ma mère l'avoit approuvé. Les troubles civils, qui étoient parvenus au plus haut point, ouvroient une carrière facile aux hommes de résolution, et il ne désespéroit pas d'acquérir, sous les yeux de mon grand-père, de tels titres à la gloire, qu'on ne crût pas déroger en approuvant son mariage. C'est pourquoi il nous avoit quittées, emportant l'espoir de nous revoir bientôt et ne plus nous quitter jamais.

Pendant son absence, ma mère m'avoit placée dans une pension où elle venoit me voir souvent. On me prenoit pour une orpheline de ses parentes, et on me traitoit avec les mêmes soins que si mes véritables rapports avec elle avoient été connus. Quand nous étions seules, nous parlions de mon père, et nous pleurions long-temps ensemble. Je m'aperçus, au bout de quelques mois, qu'elle avoit encore d'autres chagrins qu'elle ne me disoit pas, mais je me bernois à m'en affliger en secret sans les connoître, et je ne l'interrogeois point. Enfin, un jour elle cessa de venir ; la semaine, le mois s'écoulèrent. Je la demandois à tout le monde, et personne ne répondoit. Je sentis bien qu'il n'y avoit plus pour moi de bonheur, et que j'attendois en vain ma mère. Voici ce qui s'étoit passé,

Les espérances de mon père sétoient réalisées. Des actions du plus grand éclat l'avoient fait distinguer de ses généraux, et il venoit d'être promu lui-même au grade de chef de division, »

– Cela est vrai, m'écriai-je, en interrompant Adèle à cet endroit de son récit ; c'est Marius Evrard qu'on l'appelle.

« On m'a dit, reprit Adèle, que c'étoit là son nom de guerre. »

– Oui, continuai-je, ce moment m'est présent comme s'il venoit de s'écouler. Le général, entouré d'un gros d'ennemis, est près de succomber ; son cheval est tué sous lui. Il est entraîné dans sa chute, et déjà grièvement blessé, il n'oppose plus qu'une résistance inutile aux forces qui l'accablent. Tout-à-coup le capitaine Evrard perce la foule étonnée de sa témérité, arrache des mains qui se disputent l'honneur de le frapper, le général évanoui et sanglant, et revient à nos rangs sous une grêle de balles qui ne l'atteignent pas. Le grade de chef de division fut en effet le prix de son

courage, mais il disparut peu de jours après, et toute l'armée fut persuadée qu'il avoit péri dans une embuscade.

Je vais, dit Adèle, en reprenant l'histoire de ses pareils où elle l'avoit laissée, vous expliquer cet événement. Dès l'instant où il eut reçu devant l'armée le nouveau titre sous lequel il devoit en être reconnu, moins fier de cette distinction que ravi de pouvoir la faire servir au succès de son amour, il courut se jeter aux pieds de mon grand-père, et lui confier sa faute son repentir et ses vœux. Jugez du contentement qui succéda dans son âme à tant d'inquiétudes et de douleurs, dont elle avoit été navrée pendant plusieurs années, quand il vit que ma mère lui étoit accordée pour épouse. Mais ce n'étoit pas assez pour lui d'éprouver une pareille joie, il avoit encore besoin de la faire partager. Saumur n'étoit pas loin du quartier-général de l'armée. Deux jours de trêve lui donnent le temps de s'échapper sous le premier déguisement venu, et de voler dans les bras de ma mère. Le premier instant est tout entier au plaisir de se revoir, le second est à l'inquiétude et à la terreur. Saumur appartient aux républicains, et mon père est proscrit.

Je ne vous ai pas donné le secret de cette sombre tristesse que j'avois remarquée en ma mère la dernière fois qu'elle visita la pension. Un jeune gentilhomme, qui venoit de quitter le drapeau royal sous l'apparence de je ne sais quel service intérieur, et qui avoit obtenu de mon grand-père une recommandation assez vague pour sa famille, n'avoit pas craint de témoigner à ma mère des sentimens qu'elle ne devoit partager qu'une fois, La passion de cet étranger lui étoit d'autant plus importune, que tout la prévenoit à la fois contre lui, et que des renseignemens particuliers l'armoient à son égard d'une défiance qui, même dans un cœur parfaitement libre, n'auroit jamais pu se concilier avec l'amour. Cependant son respect pour cette recommandation sacrée, et surtout sa timidité naturelle, encore augmentée par l'ascendant d'un caractère farouche et impétueux, l'avoient en quelque sorte contrainte à supporter patiemment ses poursuites et à dissimuler une partie de l'éloignement qu'il lui inspiroit. Quant à lui,

convaincu qu'il avoit un rival aimé, il ne négligeoit rien pour trouver quelque circonstance qui pût confirmer ses soupçons, et le hasard servit sa jalousie de la manière la plus funeste, en le conduisant chez ma mère à l'instant même où elle recevoit les derniers adieux et les derniers embrassemens de son époux.

Rien ne peut donner une idée de la colère et de l'emportement de ce furieux, à l'aspect de l'homme qui lui dérobaient un cœur où il s'étoit promis de régner ; il remplit la maison de ses menaces et de ses cris, et il ne craignit pas de provoquer mon père dont la patience déjà fatiguée ne tint pas à cette dernière marque d'audace. Ils sortirent aussi animés l'un que l'autre, et se rendirent, après un court intervalle, dans un endroit propre à terminer leurs débats, tandis que ma mère éplorée attendoit sa vie ou sa mort du résultat de cette affreuse contestation,

A peine sont-ils en présence que mon père jette son habit sur la terre, et découvre inconsidérément sa poitrine. Le noble *cœur* des Vendéens, seule décoration, vous le savez, de cette pieuse armée, frappe les yeux de son adversaire ; et celui-ci, saisissant avec une joie féroce l'occasion de perdre un ennemi sans payer de son courage, pousse une clameur au bruit de laquelle se réunissent une douzaine de brigands qu'il avoit sans doute apostés en ce lieu pour le seconder dans quelque autre lâcheté. « Arrêtez ! s'écrie-t-il, c'est un officier royaliste, un ennemi de la république. » Mon père lutta vainement contre ces misérables ; on l'entoure, on le presse, on le désarme, on le traîne dans un cachot.

« Cependant, ma mère avoit compté impatiemment les heures sans recevoir aucune nouvelle consolante, et elle se livroit à toute l'amertume de ses craintes, moins terribles que la vérité, quand un tumulte confus qui s'élevait de la rue, le roulement d'un tambour interrompu d'espace en espace, et la rumeur sourde des pas d'une troupe armée..... Souffrez, M. Gaston, que je pleure librement devant vous. Il m'en coûteroit trop de

contenir ma douleur..... Elle écoute, elle court, elle franchit les degrés, elle traverse la place, elle écarte le peuple, elle arrive au détachement, regarde, jette un cri et tombe.

Angélique, mon Angélique, reviens à toi ! Sois digne de ton père et de ton ami ! Vis pour Adèle et pour ma mémoire !..... » « Il parle sans être entendu. Les baisers qu'il dépose sur ses paupières ne la réveillent pas. Elle ne sent pas ses larmes. Déjà on les a séparés ; le tambour se tait, l'escorte s'arrête. Ma mère est revenue à elle ; ses yeux s'ouvrent, s'égarer, se promènent, sur tout ce qui l'entoure. Elle est encore heureuse..... elle ne se rappelle pas bien..... mais l'explosion frappe son oreille, et le sentiment l'abandonne de nouveau. Mon père est mort !

Il y avait trois mois de passés depuis ce jour-là, quand on vint me chercher dans ma pension pour me conduire à ma mère. Elle étoit détenue dans une maison de réclusion, et je lui fus menée au milieu des bayonnettes. Mon cœur n'oubliera jamais la tristesse et l'effroi dont il fut tout-à-coup pénétré, quand, au travers de cet affreux appareil, derrière ces hommes hideux dont le seul regard me faisoit frissonner, sur un peu de paille noire, je reconnus ma mère, hélas ! pâle, défigurée, livide et mourante. Je me jetai dans ses bras en pleurant de toutes mes forces, en-lui demandant pourquoi on l'avoit mise en prison, et pourquoi on la traitoit ainsi. Elle me dit sans pleurer, mais ses yeux étoient rouges et creusés, elle me dit ce que je viens de vous raconter ; et puis que je n'a vois plus de ressource au monde que la pitié de ma marraine à qui elle avoit envoyé tout ce dont elle pouvoit disposer pour moi, et vers qui elle venoit d'obtenir qu'on me reconduisît pour toujours. Enfin, d'une voix éteinte qu'elle arrachoit de son sein avec plus d'efforts : Ma fille, ma pauvres Adèle, mon unique amour, Dieu te fasse prospérer..... et qu'un jour, l'époux qu'il te donnera dans sa bonté..... entendstu, ma fille, s'écria-t-elle en relevant sa tête et en prenant un accent grave et lugubre qui retentit encore à mon oreille, que cet époux destiné à venger tes parens, vienne satisfaire au sang de ton père assassiné, avec le sang de Maugis ! »

– A ce nom, je sentis tous mes membres frémir, et Adèle, qui attribuoit mon agitation à une autre cause, continua son récit en ces termes :

« Je ne voulois point quitter ma mère dans l'état où je la voyois, et je restai assise sur sa paille jusqu'à l'heure où l'on vint fermer les cachots. Mais alors un des guichetiers me tira brusquement de cette place, et me dit que je n'y pouvois coucher. Ma mère sommeilloit ; son teint étoit très-coloré, sa respiration rapide. Je craignis de troubler son repos en l'embrassant, et je me contentai d'imprimer mes lèvres sur un coin de sa robe. Après cela, on me fit entrer chez le concierge qui avoit permis que je couchasse avec ses enfans ; mais je ne pus m'endormir de toute la nuit, à cause de mon chagrin et de quelque bruit qui se faisoit dans l'intérieur de la prison. A peine eus-je entendu tourner les verroux et les portes crier sur leurs gonds, que je courus à la chambre de ma mère. J'entre, je cherche, j'appelle, je m'informe ; elle n'y étoit plus. Son corps, me dit-on, avoit été enlevé de bonne heure. Je ne devois plus embrasser ma mère ! »

Ainsi se termina, mon cher Edouard, l'histoire des parens d'Adèle ; et souvent, pendant son récit, mes pleurs s'étoient mêlés aux siens. Sur les suites de cet entretien, sur les idées nouvelles qu'il a fait naître en moi, je t'ouvrirai sincèrement mon cœur, je te parlerai bientôt avec l'abandon sans éserve de notre amitié de frères. Aujourd'hui, je te livre à tes propres sensations. O mon cher Edouard, tu le comprends..... c'est un holocauste que je dois à la vertu, à l'honneur et à l'amour. Quel bienfaisant délateur me montrera ce Maugis ?

Le 19 mai.

IL étoit temps de soulager mon cœur du poids dont il étoit chargé. Ces jours devenoient longs au gré de mon impatience. Quelle considération m'arrête, me suis-je dit, et puisque tout mon bonheur est en elle, qui peut m'empêcher de l'assurer, si elle m'aime ? Cependant, je te l'avouerai, il

semble que j'oublie mes résolutions toutes les fois que je trouve l'occasion de les accomplir, et j'avois tardé jusqu'ici de lui parler de ce que j'éprouve. Voici l'événement qui m'a servi.

Il y a un nouveau roman dont le héros m'a touché ; soit que sa position ait avec la mienne quelques-uns de ces rapports qui nous identifient comme malgré nous avec un personnage inconnu, soit qu'il ressemble un peu à l'homme que j'aurois voulu être si j'avois composé ma vie. Ce n'est pas que j'approuve beaucoup les caractères romanesques, surtout dans les sociétés bien organisées, où ils sont presque toujours déplacés par leur folle exagération ou leur sotte ingénuité ; mais il y a des temps où le caprice de l'imagination la plus bizarre vaut mieux que tout ce qu'on est appelé à voir autour de soi, et dédommage de toutes les tristes réalités du monde. Pour en venir au fait, comme le jugement que je portois de ce héros imaginaire a voit fourni à la brillante Eudoxie un sujet inépuisable de persifflages, le titre du roman excitoit de plus en plus chaque jour la curiosité d'Adèle ; et, quoique bien convaincu qu'il n'y a rien de plus pernicieux pour une jeune personne dont la sensibilité commence à se développer, que la lecture d'un ouvrage de cette espèce ; quoique bien éloigné, tu le sais, de calculer l'effet qu'elle pouvoit produire sur une âme neuve et tendre, – combinaison lâche et odieuse, dont la seule idée me révolte ! je n'avois pu me refuser à lui laisser ce livre, tant le moindre de ses désirs a de pouvoir sur ma volonté ! Aujourd'hui, je m'étonnois qu'Adèle eut légèrement outrepassé l'heure de son petit voyage à travers le bois, et je marchois à grands pas et en différens sens dans le sentier de Valency, quand je l'ai vue s'avancer d'un air préoccupé, la tête penchée et le volume à la main. Aussitôt qu'elle m'a aperçu, elle me l'a rendu avec un sourire triste, et, elle a marché près de moi sans, parler. – Eh bien, lui ai-je dit, que pensez-vous de cet insensé, de ce furieux, dont le nom seul révolte mademoiselle Eudoxie ? Vous a-t-il paru si haïssable ? – Elle ne répondoit point, mais quelques larmes rouloient encore dans ses yeux, et sa main trembloit dans la mienne. – Oh ! bonne Adèle, me suis-je écrié, heureux le cœur qui sera entendu de ton cœur ! mille fois heureux l'homme que tu aimeras ! – Et cette main dont je m'étois emparé,

mes lèvres l'ont pressée avec emportement. – Que faites-vous, Gaston ! M. Gaston, que faites-vous, au nom du ciel ! Laissez-moi, a-t-elle continué d'une voix altérée, vous savez bien que je suis Adèle Evrard ! – Mon sein étoit gonflé, ma tête embarrassée, j'étouffois. – Adèle, ma sœur, mon épouse, ma bien-aimée, l'unique objet de toutes mes pensées, l'unique charme de mon existence, l'affection, l'espoir qui me reste, voilà ce que tu es pour Gaston. – Et mes pleurs, des pleurs si délicieux ruisseloient sur mes joues ! Comme je me sentois chanceler, je me suis assis sur un de ces bancs naturels qui entourent, ainsi que je te l'ai dit, ce petit salon de feuillage où aboutissent les principaux sentiers du bois, et j'ai appuyé ma tête sur mes mains. Après quelque temps j'ai levé les yeux, et j'ai vu Adèle debout, mais tournée du côté opposé, qui assortissoit un petit bouquet de fleurs. Je suis allé auprès d'elle, et j'ai passé doucement mon bras autour de son cou, sans rien oser lui dire. – Voyez, m'a-t-elle dit, voyez les belles fleurs que j'ai cueillies ; je voudrais savoir le nom de celle-ci. – C'étoit cette fleur charmante qu'on appelle la *Silvie*, parce qu'elle ne se plaît que dans les lieux sauvages et à l'ombre des forêts. Je me suis soudain rappelé, et j'ai répété tout haut la jolie strophe du poète allemand.

« C'est *Silvie*, la fraîche *Silvie*, la douce anémone des bois. Il n'y a point de fleurette, ô *Silvie*, qui puisse rivaliser avec toi de grâce et de beauté, quand tu balances au souffle de l'air ta conronne blanche et rose découpée en cinq parties. Toute la pompe des autres fleurs, et l'amour lui-même n'en excepteroit pas la rose, ne vaudra jamais ta modeste beauté. Ta tige courbée sur elle-même est l'emblème de la mélancolie, et la mobilité de ton calice flottant exprime les agitations d'un jeune cœur. Que le ciel, ô la plus aimable des fleurs, multiplie à jamais autour de toi la mollesse des gazons humides, la fraîcheur des nouveaux ombrages et le souffle des nouveaux zéphirs ! C'est *Silvie*, la fraîche *Silvie*, la fleur de la solitude et du printemps, la douce anémone des bois. »

Adèle oublioit déjà son bouquet. Il alloit tomber de sa main, et je m'en suis emparé pour l'attacher sur mon cœur. Elle m'a dit doucement : Gaston,

je ne reviendrai plus !

Notre promenade a été tranquille cependant. Ce qu'il y a de singulier, c'est que la conversation étoit aussi vague entre nous que celle de deux personnes étrangères l'une à l'autre, et qu'il n'y avoit pas une de ces paroles indifférentes qui ne parvînt toute brûlante à mon cœur. Des choses qui ne me paroîtroient pas dignes d'attention dans une autre circonstance, faisoient sur moi une impression si flatteuse ! Quel charme que celui-là, qui anime, qui embellit tout, qui jette sur la vie une lueur d'apothéose et de divinité ! Les sens eux-mêmes, abusés par l'ivresse de l'âme, ne rêvent que des parfums, des lumières, des mélodies célestes, C'est l'idéal d'un paradis.

J'entends bien ce long cri du préjugé qui répète à mon oreille, c'est la fille illégitime de Jacques Evrard. Voilà, Gaston, ton amante ! – Oui, c'est la fille illégitime de Jacques Evrard, et c'est, ô mon Adèle, le plus précieux de tes titres. Plus tu as été malheureuse, plus je trouverai de délices à combler ton avenir d'un bonheur sans vicissitudes. – Illégitime ! L'amour, la constance, la gloire, l'aveu même de ton aïeul ne t'ont-ils pas légitimée ? Cette cérémonie froide et sérieuse qu'on appelle le mariage auroit-elle mieux constaté ta naissance que le dernier baiser que se donnèrent tes parens en face de Dieu, du peuple et des bourreaux ? – que le sacrement de sang qui les unit dans l'éternité ? La fille de Jacques Evrard ! Laboureur ou soldat, nul homme n'a surpassé celui-ci en noblesse ; et si la noblesse est le prix des rares actions, celui qui la transmet aux siens n'est-il pas plus noble que ceux qui la reçoivent de lui ? Naître noble, c'est l'ouvrage du hasard ; le devenir par son courage, c'est la plus haute fortune de l'héroïsme. Un roturier ! disent-ils. Vous ne savez pas, enfans épris de ridicules hochets, que la noblesse date des grandes révolutions politiques, qu'elle naît, vieillit, se renouvelle avec les empires. La véritable noblesse, comme on l'entend dans les monarchies, est à faire un roi ou à s'immoler avec lui. Elle ne brille qu'autour d'un trône qui s'élève ou d'un trône qui tombe. Les guerriers qui portent un souverain sur le pavois, les guerriers qui meurent avec sa race, voilà les nobles. Je ne reconnois de titres que ceux qui ont été scellés avec

l'épée ou sanctionnés par l'échafaud. Le reste n'est qu'une roture illustrée par lettres-patentes.

Qu'importe d'ailleurs dans l'état actuel de la société ? A la suite d'un ordre de choses fini, ce ne sont pas les nobles qui restent, ce sont les héros. On ne s'informe pas plus maintenant du père de Coriolan que de celui de Spartacus.

Ai-je besoin, après tout, d'amasser tant de raisonnemens pour justifier ce que j'ai invariablement résolu ? Ne suffit-il pas pour moi et pour tous ceux qui m'aiment, que cette action soit la seule qui puisse me faire jouir d'une pure félicité ? Céderai-je à la crainte des rumeurs imbécilles de la populace titrée ? Manquerai-je de force pour braver le blâme de ces cœurs stériles que dessèchent l'égoïsme et l'orgueil, les dérisions de quelque femme hautaine, le mépris de quelque misérable parvenu ?

Cela est arrêté dans mon cœur Edouard ! je serai libre.

Il faudra l'éviter, la fuir, cette société dont on recherche si fort l'estime, et qui la prodigue ou la ravit, d'après des règles si étranges et si incertaines. Tant mieux. J'ai toujours aspiré à circonscrire ma vie, à renfermer dans le cercle de quelques affections, à ne donner aux conventions et aux habitudes communes que ce qu'il est impossible de leur enlever. Je tacherai d'être à moi. Viennent maintenant se briser autour de ma retraite, comme au pied d'un roc inébranlable, tous les orages du monde, et s'évanouir, sans arriver jusqu'à mon cœur, les murmures insensés de la haine et de la prévention ! Qu'ils m'inspirent de pitié, ces malheureux tourmentés du besoin de vivre dans tout ce qui les entoure, qui marchent empressés au milieu de la foule, écartant péniblement ce qui s'oppose à leur passage, froissant les foibles ou les foulant aux pieds, froissés par les forts ou rampant devant eux, et toujours prêts à sacrifier des victimes humaines à leurs préjugés, comme les barbares à leurs dieux.

Le 25 mai.

CES derniers jours ont la fraîcheur d'un de ces rêves consolans que l'on craint de voir finir ; et quand je pense qu'il y a déjà plusieurs semaines que dure cette féerie, et que je redescends dans mon cœur pour m'assurer que ce n'est pas une de ses illusions accoutumées, une foule de pressentimens terribles s'accumulent tout-à-coup autour de ma pensée, et je découvre en moi une conscience vague mais infaillible, de quelque grand malheur à venir. J'entends des gens qui disent, en déplorant la mort d'un ami, que la mort n'en veut qu'aux heureux, et que c'est une chose bien cruelle que d'être frappé au milieu de sa jeunesse et de ses plaisirs, à l'instant même où tout commence à nous sourire et à nous flatter. C'est cependant alors qu'il faudroit mourir, avant que le rideau fût tombé sur nos chimères, quand l'enchantement dure encore, et que ce bien passager dont nous jouissons n'est pas changé en irréparables regrets. Souvent je me suis senti saisir d'une joie si puissante, que tous mes sens accablés cherchoient à se recueillir pour goûter la possession de ce présent fugitif et pour le fixer un moment. Il me semble que j'aimerois à mourir dans cet état.

Conçois-tu ce qu'a d'amer et d'épouvantable la mort d'un infortuné que tout abandonne, détrompé de l'existence, épouvanté du néant, repoussant, pour mourir plus calme, quelque doux souvenir dont le contraste ajouterait à l'horreur de son agonie, et rendant le dernier soupir entre des bras froids, sur un sein qui ne palpite pas ?

Je voudrois mourir, je voudrois être mort aujourd'hui.

Elle étoit là, – contre moi, penchée sur ma poitrine, et pleurant d'émotion. Oui, lui ai-je dit, devant Dieu et les hommes, j'atteste que je n'aurai point d'autre épouse ! – Arrêtez ! s'est-elle écriée, Gaston n'est pas un parjure, et il atteste devant Dieu une chose que rien ne peut rendre

possible ! – Quel obstacle ? – Moi ! Gaston ne peut pas être l'époux d'Adèle. Gaston n'est pas un homme du peuple, obscur et pauvre, l'époux, le seul époux qui convienne à mon état et à mon indigence. – Il sera l'époux d'Adèle, ai-je repris. Cette réparation est dans l'ordre de la Providence. J'acquitterai la dette de la société ! – Je l'ai dit, Edouard, et j'en jure l'honneur, il faut que ce dessein s'accomplisse !

Nous étions si préoccupés, que le crépuscule a failli nous surprendre dans le bois. En quittant mon Adèle, j'ai voulu, j'ai osé la presser encore dans mes bras. L'un des siens me repoussoit foiblement, l'autre me pressoit, peut-être ! Un éblouissement pareil à celui que produiroit la clarté d'un météore, a tout-à-coup troublé ma vue, ma tête s'est penchée, et ma bouche, te le dirai-je, a rencontré sa bouche ! Un trait de feu s'est élancé jusqu'à mon cœur. – Incomparable volupté ! C'est un baiser d'Adèle, l'empreinte, la douce empreinte de ses lèvres qui repose sur mes lèvres ! Oh je la conserverai entière, inaltérable ! On ne l'effacera jamais ! Périssent le jour où je le profanerois, ce précieux sceau de l'amour, dans les baisers d'une autre femme ; où une bouche inanimée, insensible, me raviroit la fleur humide de ton baiser ! S'anéantisse mon âme avant que je commette ce sacrilège !

Que le poids de mes sensations est difficile à supporter ! Que j'ai quelquefois de regret à mes douleurs passées ! Qui auroit cru qu'il fallût tant de forces pour le bonheur !

Le 27 mai.

JAMAIS je n'ai vécu plus rapidement, jamais je n'ai été obsédé de plus de soucis. Un seul jour de ma vie rassemble autant de sentiments tumultueux, de craintes, d'espérances, de jouissances et de tourmens, de projets et d'irrésolutions, que tout le reste de ma jeunesse. On ne peut mieux comparer cet état qu'à celui d'un fiévreux dont l'imagination malade, égarée dans un monde inconnu et poursuivie de réminiscences

confuses, passe au hasard d'objets en objets, rassemble sous le même point de vue les contrastes les plus bizarres, les images les plus disparates, et se perd dans ces transitions sans motif et sans fin, aussi incapable de juger ses sensations que de les choisir, Si, de temps en temps, j'ose compter sur quelque repos, la minute qui survient me désabuse, et je suis comme une âme en peine balancée par de malins esprits entre un ciel et un enfer.

J'avois accompagné ma mère au château de Valency, où nous devions trouver la société ordinaire, et par exemple M. de Montbreuse, dont les assiduités ont peut-être quelque chose de remarquable. Il étoit naturel que l'entretien tombât sur le sujet le plus propre à intéresser, dans ce cercle orgueilleux, la vanité de tout le monde ; et je ne m'étonnois pas de voir renouveler la thèse éternelle de notre supériorité morale. Mais voilà qu'après avoir posé en principe que ce n'étoit que chez nous qu'on trouvoit ces délicates idées de l'honneur et cette élévation de caractère et de sentiments qui sont le fruit d'une éducation appropriée à la dignité de notre destination politique, on a battu en brèche l'édifice *romanesque*, des fausses vertus de la roture, et on les a réduites impitoyablement à un simple esprit d'émulation dont nous avons encore l'honneur d'être le véhicule : dissertation qui, je crois, ne m'auroit pas tiré d'une méditation fort étrangère à tout ce qui se passoit là, si à propos de l'inaliénable bassesse des *parias* d'Europe, et du peu de confiance qu'il fallait avoir aux mœurs du peuple, on n'avoit pas cité..... Grands dieux ! mon sang révolté bouillonne encore à cette idée !..... Il s'agissoit de cette jeune personne élevée avec tant de soin sous les yeux de mademoiselle Eudoxie, qui auroit aveuglément garanti son innocence..... il s'agissoit d'Adèle !..... A ce nom, je ne me connois plus, et, d'un ton de voix qui marquoit peut-être plus d'emportement que de curiosité, je demande le crime de cet enfant. –

Presque rien, dit Eudoxie, une de ces choses pour lesquelles votre philanthropie sentimentale réserve assurément toute son indulgence ; une de ces passions décentes et contemplatives qui font un si bel effet dans les drames et dans les romans ; une noble et tendre affection pour je ne sais quel rustaut du hameau voisin, auquel elle rend tous les jours d'innocentes

visites, qui finiront Dieu sait comment ! Vous voyez que cela ne vaut pas la peine d'en parler ; mais vous n'en trouverez pas moins bon que je la séquestre et que je la chasse, en attendant que vos éloquentes déclamations m'aient tout-à-fait désabusée de certains misérables préjugés auxquels j'ai la foiblesse de tenir un peu. – C'est trop de sarcasmes, ai-je répondu, dans une affaire telle que celle-ci, où il ne s'agit de rien moins que de perdre à jamais une jeune fille irréprochable ; mais ce n'est point à moi de la justifier, et je ne doute pas que madame la Prieure ne fasse le sacrifice de sa modestie à un intérêt aussi précieux ; elle connoît le motif qui conduit tous les jours Adèle au hameau, et l'ironie a trouvé sans le savoir l'expression juste, quand elle a qualifié d'innocentes visites le voyage officieux de la charité. – Madame la Prieure étoit présente, et je m'étonnois qu'elle ne m'eût pas encore interrompu. Quelle a été ma douloureuse surprise quand je me suis aperçu, en levant les yeux sur elle, que les siens étoient humides de pleurs, et qu'elle me regardoit avec un air inquiet, comme pour pénétrer mon intention, et deviner ce que je voulois dire ! – Quoi ! madame, ai-je repris, ce n'étoit point par votre ordre, ce n'étoit pas de votre part ?... un signe négatif.... il lui en auroit trop coûté de la condamner plus positivement ! Un geste accompagné d'un soupir est tout ce que j'ai obtenu d'elle. J'avoue que je n'ai pas tenu à ce coup, et qu'il m'a fallu sortir pour cacher mon désespoir et ma confusion.

Je me suis enfoncé dans le bois sans savoir où je devois aller, mais impatient d'être éloigné du lieu que je quittois, et de demeurer seul avec moi-même : heureux en ce moment, si j'avois pu m'isoler aussi de mes souvenirs, et s'il avoit suffi d'un acte de volonté pour effacer tout le passé ! Enfin, soit que le hasard en eut décidé, soit que je me fusse dirigé vers ce but sans me rendre compte de mon dessein, je me suis trouvé près du hameau où j'avois coutume d'accompagner Adèle, et j'ai reconnu la misérable chaumière où je l'avois vue entrer tant de fois. Il m'étoit si aisé de prendre en cet endroit des informations précises, et j'avois si grand besoin d'être détrompé – ou convaincu, car mon âme a plus d'énergie pour le malheur que pour l'incertitude. – Ma vie et mon honneur étoient engagés

si avant dans ce mystère, que je n'ai pas hésité à entrer chez ces pauvres gens et que je n'ai pas même pensé à l'effroi que de voit leur causer mon apparition dans le désordre où j'étais.

La famille étoit réunie dans une chambre assez vaste, mais où tout annonçoit l'indigence. Un vieillard d'une figure respectable étoit couché dans un coin, sur un vieux châlit rempli de paille, et recevoit un breuvage d'une femme très-âgée, qui détournoit la tête en essuyant une larme. Une jeune fille de dix ou douze ans avoit quitté son rouet pour rajuster sur les jambes du malade un pan de tapisserie usée qui lui servoit de couverture. Deux ou trois petits enfans, étrangers à cette scène, jouoient sur le seuil de la porte aux rayons du soleil couchant, avec une gaîté si pleine ne franchise et d'insouciance, qu'elle me serroit le cœur. Je me suis assis sur un bout de banc rompu et j'ai cherché à recueillir mes idées pour savoir ce que j'avois à dire ; mais autant j'étois impatient d'être instruit pendant le cours des minutes qui a voient précédé, autant je redoutois alors un éclaircissement qui pouvait détruire toutes mes illusions à la fois. J'aurois voulu n'être point venu.

Tu devinerais au besoin ma première question. J'ai demandé a cette bonne femme si elle n'avoit point de fils. Il me sembloit que je sentirois moins le coup quelle alloit me porter en le laissant pénétrer peu-à-peu, et en ménageant ma douleur. – Hélas ! m'a-t-elle répondu, nous n'en avons qu'un seul qui est pour nous un grand sujet de chagrin. Dieu lui a donné une terrible affliction. Il tombe du haut mal depuis l'âge de dix-huit ans, et il ne peut plus travailler. Les médecins ont renoncé tout-à-fait à sa guéris on, a-t-elle ajouté en pleurant, car voilà quelque temps que sa tristesse s'augmente, et on dit que c'est un signe que la maladie empire. J'avois aussi une fille qui étoit mariée, mais notre gendre a été tué à l'armée au moment qu'il alloit passer sous-officier, et quant à elle, voilà bientôt six mois qu'elle est morte. Les enfans que vous voyez sont les siens. – Ces enfans s'étoient rassemblés derrière moi. – Cela est bien malheureux, lui ai-je dit, d'être ainsi frappé dans sa famille ; mais du moins vous ne restez pas sans secours. Je crois

que ce village appartenait à M. de Montbreuse, et que ce château est encore à lui. C'est un homme sensible et bienfaisant qui ne laisse pas les pauvres au besoin. La vieille femme n'a rien dit à ce propos, mais elle m'a regardé avec étonnement, et sans me parler de Montbreuse, elle s'est vivement louée des âmes généreuses qui l'assistoient. Le nom de madame la Prieure et celui d'Adèle, étroitement unis dans sa reconnaissance sont venus plusieurs fois se confondre sur ses lèvres, de manière à me convaincre de sa sincérité'. Après avoir laissé le peu que renfermoit ma bourse dans cette triste demeure de l'indigence, je suis sorti un peu rassuré, mais encore fort incertain et fort malheureux.

A quelque distance de la maison, j'ai vu sur le bord du bois un homme d'une grande taille, dont le visage annonçoit une trentaine d'années, pâle, défait, la tête penchée, les bras pendans, les épaules couvertes de longs cheveux noirs. En le regardant de plus près, j'ai remarqué dans ses yeux hagards un air de mélancolie farouche qui me la fait reconnoître pour le fils des infortunés que je venois de visiter. – Eh bien ! mon ami, lui ai-je dit, te trouves-tu mieux maintenant ? – Oh ! je croyois, a-t-il reparti, que je me porterois mieux quand les arbres repousseroient leur feuilles et que les prés viendroient à reverdir comme par le passé ; mais je crois que pour cette fois il n'y aura plus de printemps. Le soleil est blanc et froid, les fleurs éclosent toutes pâles, et on n'entend aux champs que des petits oiseaux d'hiver qui sifflent dans les buissons. Autrefois, il y avoit un vent doux, si agréable quand il se levoit le soir, et j'aimois tant à le sentir souffler dans mes cheveux. Maintenant, ce sont des brises qui dessèchent tout et dont le bruit mépouvante quand elles font crier les branches mortes. Si je pouvois seulement revoir un printemps comme ceux qui étoient dans ma jeunesse, il me semble que je guérirois, mais je crois qu'il n'y en aura plus. – J'ai voulu lui parler d'Adèle ; il m'a interrompu en imprimant son doigt sur sa bouche, comme pour m'engager au silence. – Il ne faut pas la nommer si haut, m'a-t-il dit, de peur qu'on ne s'en souvienne. Les anges ne font que passer un moment sur terre. Jamais on n'en a vu vieillir. Dieu les envoie quelquefois pour consoler les pauvres et les malades, mais il les rappelle sitôt ! Quand

ils meurent, c'est avec un sourire de joie, parce qu'ils aiment à s'en retourner. Si vous en rencontrez par hasard, prenez garde de les perdre de vue un moment, car ce seroit fini pour toujours.

En achevant ces paroles, il s'est agenouillé sur un bloc de pierre, et s'est mis à prier à voix basse. Je me suis éloigné sans qu'il me remarquât, réfléchissant à tout ce que j'avois éprouvé clans cette journée, et encore incertain sur ne qui me restoit à faire, mais déjà persuadé de l'innocence d'Adèle.

Comme je rentrois au château de Valency, je l'ai aperçue qui marchoit lentement sous le vestibule, du côté de l'escalier par lequel on monte à sa chambre. J'ai couru à elle, et, la saisissant brusquement par le bras, je l'ai entraînée, sans lui dire un seul mot, jusqu'au salon de compagnie où l'on étoit encore réuni. Fort indifférent sur ce qu'on penseroit de cette incartade, parlez, mademoiselle, me suis-je écrié en l'introduisant, justifiez-vous des soupçons qu'on élève sur votre conduite. C'est en effet pour y porter des secours, que vous allez tous les jours dans le hameau des Bois, et je viens de m'en assurer ; mais dites-nous comment il se fait que ces secours, donnés au nom de madame la Prieure, soient déniés par elle, et quelle espèce de secret est caché sous ces apparences ? – Puis je me suis laissé tomber sur un siège, et j'ai couvert mes yeux d'une de mes mains, impatient de savoir ce qu'elle alloit répondre et tremblant de l'entendre.

Pendant ce temps-là, elle se précipitoit aux genoux de madame la Prieure, et les mouillant de ses larmes : Pardonnez-moi, lui a-t-elle dit, d'avoir osé me servir de votre nom, C'étoit vos bienfaits que je distribuois, puisque tout ce que je possède me vient de vous ; mais touchée des malheurs d'une pauvre famille, et voyant déjà vos épargnes épuisées par les libéralités que vous répandez dans ce village, j'ai recouru aux miennes pour jouir aussi du plaisir de faire du bien. N'aurois-je pas été injuste d'en recueillir tout le

fruit, et de vous dérober une reconnaissance qui n'est due qu'à vous seule ? Que ferois-je pour les malheureux, si vous n'aviez pas tout fait pour moi ?

De quel fardeau cette scène a allégé mon sein ! Tout le inonde étoit ému, interdit ; ma mère, M. de Montbreuse, Eudoxie même gardoient un silence respectueux. Tel est l'empire de l'innocence et de la bonté. Il n'y avoit pas une de ces âmes superbes qui ne s'humiliât involontairement devant cette jeune fille tout-à-l'heure si méprisée. Quant à madame Adélaïde, elle avoit relevé Adèle ; et, hors d'état d'exprimer son ravissement autrement que par des larmes, elle sanglotoit en la pressant contre son cœur, tandis qu'Adèle, toute confuse, cachoit entre ses bras sa rougeur modeste et sa touchante émotion.

Avec quelle amertume j'aurois pu restituer les sanglantes ironies dont on venoit de m'accabler, si j'avois voulu me saisir de cet avantage ! mais j'ai su contenir ma juste indignation, ou plutôt je me suis borné à l'exprimer par un rigoureux silence, Montbreuse, en qui j'aime à voir un homme de bien, mais qu'une austérité exagérée de principes, fortifiée peut-être par quelque orgueil naturel, rend trop souvent sceptique sur la vertu, m'a cependant témoigné par un serrement de main qu'il étoit content de moi. Enfin ma mère, après quelques discours de bienséance, a demandé sa voiture et je l'ai accompagnée. Le trouble de son maintien, l'embarras, la contrainte de sa position, un mot échappé par hasard, m'ont donné lieu de croire que c'étoit là le moment de lui apprendre ce qu'il falloit qu'elle sût nécessairement tôt ou tard. J'ai parlé d'Eudoxie et j'ai dit avec fermeté qu'elle ne seroit point ma femme. Soit que j'eusse bien jugé des dispositions de ma mère, soit que le ton avec lequel je lui faisois part de ma résolution lui imposât, elle a moins insisté que je ne m'y serois attendu, et tout me promet qu'on ne forcera plus mon choix.

Une affaire indispensable m'appelle à la ville. La fortune propre à ma mère dépend d'un procès qui se juge dans peu de jours, et qu'elle m'a

chargé de poursuivre. Des intérêts qui me seroient personnels ne m'auroient jamais arraché d'ici dans ces circonstances, et je ne sais quelle terreur dont je ne suis pas maître..... Les idées superstitieuses auxquelles je m'abandonne quelquefois te feroient réellement pitié.

Le 8 juin.

LA ville m'inspire un tel dégoût que je l'ai quittée dès qu'il m'a été possible de venir reprendre ma vie solitaire. D'autres sentimens contribuoient à précipiter mon retour. J'étois empressé de revoir Adèle et de pourvoir aux moyens de ne plus m'en séparer. Les jours de l'homme s'écoulent si rapidement qu'il n'y a qu'une insouciance bien inexplicable qui puisse nous distraire du soin de les embellir.

Le procès de ma mère étoit très-mauvais, ce qui n'a pas empêché quelle le perdît de toutes voix, de sorte qu'elle est ruinée dans ses propriétés. Il lui reste du moins les miennes, et je lui en ai fait un hommage bien facile. Elle en disposera désormais sans responsabilité, sans obstacle ; et si c'est là un sacrifice, il y a certainement des sacrifices qui sont des plaisirs. Qu'ai-je besoin de tout le superflu de l'opulence ? Je suis riche de goûts simples et de désirs modérés. Un domaine commode, qui rapporte un peu plus que le nécessaire ; des jardins peu vastes, mais bien ordonnés ; un petit bois où je puisse promener mes rêveries ; une petite maison bien modeste, ce qui ne l'empêchera pas d'être élégante ; et autour de moi une belle nature, une variété pittoresque de sites et de solitudes, une campagne féconde qui nourrit ses habitans, et s'il se peut, point de misère qu'autant que j'en puis soulager : que faut-il de plus pour le bonheur ? Mon imagination n'est pour rien dans ce dessein. J'étois assez riche pour choisir, et voilà le choix que j'ai fait. Ajoute à cette perspective une épouse comme Adèle, un ami comme Edouard, ou plutôt mon Adèle et mon Edouard eux-mêmes, car il n'y a qu'eux pour mon cœur, tu fais de ma retraite un lieu enchanté, l'Eden que j'espère encore !

J'oubliois de te dire que la partie adverse de ma mère est un de de ses parens éloignés, le vieux comte de Séligni, qui a servi avec une si grande distinction sous nos drapeaux. Cet homme vraiment vénérable m'a montré un intérêt presque paternel dont je me sens enorgueilli Il m'a dit que si ma mère n'avoit pas été trompée par les gens de loi qui la dirigent, il lui auroit épargné la plus grande partie du dommage qu'elle éprouve, mais que l'événement ne changeoit rien à ses vues, et qu'il étoit décidé à la voir, soit pour lui offrir des accommodemens satisfaisans, soit pour resserrer des nœuds que les démêlés de la chicane a voient trop long-temps relâchés. Il a même ajouté que je pourrois bien n'être pas étranger au plan qu'il se proposoit, mais que cette dernière clause étoit subordonnée à certains renseignemens qu'il avoit à recueillir dans un village des environs.

Nous avons donc fait le voyage ensemble, causant avec chaleur de nos faits d'armes, des batailles où nous nous sommes rencontrés, des vices de notre organisation militaire, et des motifs qui ont rendu cette guerre dont nous avons été acteurs, si désastreuse et inutile. M. de Séligni raisonne de ces choses avec un sens juste et droit, et ses opinions ont singulièrement rectifié les miennes sur nombre de faits dont j'aurai un jour l'occasion de t'entretenir.

En passant devant le château d'Eudoxie, je me suis élancé à la portière pour chercher des yeux la petite fenêtre d'Adèle à l'angle du bâtiment. J'ai été fâché qu'elle n'y fût pas, comme si j'avois pensé qu'elle eût pu être prévenue de mon passage. Elle n'y étoit pas, et je ne la verrai pas ce soir, car nous ne sommes arrivés qu'à la chute du jour. Les soins qui m'ont retenu étoient d'ailleurs trop pressans pour me permettre une heure d'absence, et il ne falloit cependant qu'un de ses regards pour dissiper les terreurs qui me poursuivent malgré moi, sitôt que je m'éloigne d'elle. – Mon Dieu ! abrégez cette nuit !

Le 9 juin.

ÉDOUARD ! c'en est fait de moi ! toutes mes illusions sont détruites... on a cruellement flétri mon cœur...

Il ne me faut plus, Edouard, qu'une fosse où m'endormir éternellement ; car c'est le sommeil du néant que j'implore. Une immortalité qui éterniserait ma douleur et mon humiliation, veuille le ciel m'épargner ce cruel bienfait !....

Voici ce que j'ai appris au château de Valency : pourquoi ne l'écrirois-je pas froidement ?... Je sais des remèdes à tout.

Cette Adèle m'a trompé on me l'a dit du moins. Malheureux que je suis ! il est impossible d'en douter ! mais tu chercherois aussi quelques raisons pour ne pas le croire. Elle adoroit secrètement un des domestiques de Montbreuse, un homme vil, ignoble, odieux, que je n'ai jamais remarqué. N'est-il pas surprenant que leur intelligence m'ait échappé, à moi, dont le cœur s'alarme si facilement ? M'auroit-elle trahi, si je l'avois aimée avec moins de confiance, avec moins d'abandon ? Elle m'aimoit cependant..... hélas ! elle ne me l'a point dit : mais qu'il étoit affreux de ménager ce prix à ma tendresse !

Les âmes les plus froides s'y sevoient abusées comme la mienne. Montbreuse dit qu'il ne s'attendoit point à cela. Candeur céleste de la vertu, vous n'êtes donc qu'une chimère !

Ce domestique a demandé ses gages ; le lendemain, ils sont partis pour aller se marier ailleurs ; je lui sais gré de cette attention : c'est tout ce qu'elle a fait pour moi.

Il paroît d'abord que rien n'est plus faux que tout ce que je te dis. Je donnerois ma vie pour être persuadé que cela est faux, pour la croire innocente : il seroit si doux de mourir dans cette idée !

Elle est partie sans prévenir personne ; elle avoit trop à rougir ; elle n'a pas même vu sa marraine, sa marraine qui la pleure. Je ne la pleure pas ; l'indignation ne pleure pas : je la pleurerois, si elle étoit morte.

Il y a cinq jours qu'on les vit partir. Il n'y a personne dans le village qui ne les ait vus : je viens d'y envoyer Latour ; on lui a dit qu'on l'avoit reconnue : elle avoit un voile, mais il n'étoit point abaissé ; des enfans l'ont suivie de l'œil jusque dans le bois.

Il me semble que la vengeance me soulageroit ; mais quelle vengeance peut tirer un homme comme moi !... Un homme comme moi !.. Malédiction !.... Voilà peut-être ce qu'elle a craint. Elle s'est jetée dans les bras de son égal pour échapper à un homme comme moi !

Qu'avois-je fait pour mériter cet outrage ? Ah ! si elle savoit ce qu'il en coûte d'être abandonné, de chercher autour de soi ce qu'on aimoit et de ne plus le trouver ! – De quelle faveur je lui serois redevable, si, d'un coup de poignard donné par derrière (ce lâche assassinat n'a rien de trop téméraire pour la main d'une femme), elle avoit daigné prévenir les tourmens qui me dévorent !

Si elle voyoit un moment, si la moindre de mes douleurs lui étoit connue, elle seroit forcée d'avouer que la haine la plus impitoyable....

Une nuit calme, silencieuse, belle et enchantée pour les heureux ! Mon repos seul détruit dans cette immense harmonie ! Moi seul perdu, délaissé, oublié de Dieu qui m'a retiré sa Providence !

Le 10 juin.

TOUT concourt à aigrir, à envenimer mon désespoir. Il est effroyable de voir des circonstances que nous n'aurions pas osé prévoir ou désirer, des circonstances qui auroient mis le comble à nos vœux, se succéder, se multiplier près de nous, quand tout nous est interdit, quand du bonheur qu'elle nous auroit assuré, il ne nous reste qu'un regret.

Figure-toi que M. de Séligni est le père de l'infortunée dont Adèle a reçu le jour. Il n'y a rien de plus exact que le récit qu'elle m'a fait. Le mariage d'Evrard et d'Angélique étoit conclu, et sans l'infâme perfidie de Maugis, cette famille vivroit heureuse. A peine rentré, dans ses biens, le comte avoit cru qu'il ne pouvoit rien faire de plus agréable aux mânes de ses enfans que de reporter sur leur fille la tendresse qu'il avoit eue pour eux, et de consacrer les droits de son héritière par une adoption solennelle. Il venoit la reprendre dans les mains auxquelles elle avoit été confiée, lui restituer les avantages de sa naissance et de sa fortune, et réparer à force d'amour les peines de son enfance. Enfin, il avoit pensé que ma mère n'hésiteroit point à approuver à ces conditions mon union avec Adèle. Elle y avoit en effet consenti, et j'étois ce soir appelé auprès d'elle pour être instruit de ce nouveau projet. Le comte s'y trouvoit aussi, et de quel coup inattendu n'ai-je pas frappé ce bon vieillard, quand le cœur et les yeux pleins de larmes, suffoqué de honte et de douleur, je me suis écrié en embrassant ses genoux : Renoncez, renoncez à un dessein que l'ingrate désavoue, à un espoir qu'elle a trompé ! Adèle n'est plus digne de son père ni de son amant ! Elle est l'épouse d'un autre.

Il n'y a point d'expression qui puisse donner l'ée de l'amertume de cœur avec laquelle j'ai répété les détails que je te donnois hier. Il me sembloit ne pas prononcer un mot où ne retentît mon arrêt, et combien de fois j'aurois désiré que mon sein se brisât pour m'épargner l'horreur de celte humiliante révélation.

Son père – quelle rougeur s'est élevée sur ce front vénérable – son père confondoit ses pleurs avec les miens et sanglotait dans mes bras. – Gaston, m'a-t-il dit après un long silence, je n'aurai perdu qu'Adèle. Vous n'en serez pas moins mon fils. Les liens que j'avois sur la terre sont rompus. C'est vous seul, Gaston, qui m'y rattachez. Promettez -moi de ne pas abandonner votre vieux père, et de souffrir qu'il meure près de vous !

Je suis retombé à ses pieds, et je lui ai demandé sa bénédiction.

Ma mère étoit attendrie. Elle m'a embrassé. Je me doutois depuis longtemps que sa sensibilité altérée par le commerce des esprits étroits qui l'entourent, pouvoit renaître encore aux douces émotions de la nature. J'ai retrouvé dans son baiser toute l'âme d'une mère, et cette découverte m'auroit causé bien de la joie, si j'en pouvois ressentir encore.

Pourquoi Adèle nous a-t-elle quittés, quand nous allions être si bien ?

Je sais, Edouard, pourquoi elle nous a quittés. Ce n'étoit pas moi qu'elle aimait.

Moi pour qui Adèle étoit tout, moi qui aurois donné tant de fois ma vie pour lui épargner la peine la plus légère, c'est moi qu'elle a si indignement sacrifié. Ce n'étoit pas moi qu'elle aimait

Le 11 juin.

DES obstacles que l'on auroit cru invincibles et dont l'imagination même s'effraye, la distance des rangs à franchir, la main d'Eudoxie à refuser, l'opinion à braver, la fierté de ma mère à soumettre, ou sa malédiction à subir : quel avenir plus sinistre et plus menaçant !

Tout s'aplanit, et, plus malheureux qu'autrefois, je voudrais racheter de tout mon sang versé goutte à goutte un de ces instans d'angoisses que je n'ai pas su apprécier.

Je voudrais te revoir là comme je t'ai vue, te presser, t'enlacer de mes bras, effleurer de ma bouche une des tresses de tes cheveux. – Je voudrais entendre seulement le bruit de ta robe flottant contre les buissons, le bruit de tes pas imprimés sur les feuilles sèches, comme au détour du sentier où ce bruit m'annonçoit ton approche. – Hélas ! je voudrais que mon erreur me fût rendue, je voudrais croire encore à ton amour et n'être pas détrompé !

Si du moins ma raison s'égarait. – Les gens en délire sont sujets à des prestiges si bizarres ! Je te verrois peut-être !

Le même jour.

LATOUR vient d'entrer dans ma chambre. Il a cru voir l'amant d'Adèle, l'homme qui l'a, dit-on, fait partir d'ici. Ce misérable a évité ses regards et s'est soustrait à ses questions par la fuite. Latour, que j'ai instruit de tout ce qui concerne Adèle, persiste à douter de sa trahison. Que ne puis-je en douter aussi !

Il est de certains momens où je crois démêler pourtant..... Que dis-je, et quel est mon aveuglement ! Me voilà comme un voyageur de nuit à qui le pied manque sur le bord d'un abîme épouvantable, et qui se rattache à tout ce qu'il peut saisir. Un foible arbrisseau, une touffe d'herbe, un brin de liane, le point d'appui le plus mobile et le plus incertain suffit pour le réconcilier avec l'espérance ; mais bientôt tout lui échappe à la fois, et il disparoît pour jamais.

Le 15 juin.

VIENS auprès de moi, Edouard, je ne te fatiguerai plus de mes chagrins ; un jour, une heure, quelques minutes ont tout changé : je suis heureux à jamais ; ta présence manque seule à ma félicité.

Mais comment te raconter tout cela sans anticiper sur les événemens ? Ces derniers instans sont si pleins de faits et d'émotions ! Depuis le départ d'Adèle, je m'étois prescrit le devoir facile de lui succéder dans la distribution de ses secours aux malades du hameau ; j'aimois cet emploi, Edouard ; ces bonnes gens l'ont vue, et n'en parlent qu'avec attendrissement : je parlois d'elle avec eux.

Hier, c'étoit l'anniversaire d'un jour bien douloureux, j'étois allé renouveler, au tombeau de mon père, celte cérémonie de deuil, à laquelle, absent et condamné, je n'avois pu assister la première fois. Latour devoit me remplacer auprès de nos pauvres ; il rentre de bonne heure, dans une grande agitation. Il a rencontré, sur son chemin, la petite fille de la chaumière qui venoit en grande hâte demander M. de Séligni et moi, de la part de M. de Montbreuse mourant.

Je ne sais pas si je t'ai dit que, depuis quelques jours, Montbreuse a voit paru se retirer tout-à-fait de la société, et qu'il s'étoit à peu près renfermé

dans le château abandonné qu'il possède près d'ici, quoiqu'il ne soit plus guère propre qu'à loger les oiseaux de proie de la contrée, dont ses vieilles tourelles sont le rendez-vous ordinaire. Son absence étoit couverte cependant du prétexte de la chasse. – Hier, en essayant de franchir un fossé sur le revers duquel il avoit appuyé la crosse de son fusil, le malheureux Montbreuse avoit fait partir la détente, et la charge tout entière venoit de traverser sa poitrine. Un valet et quelques paysans l'avoient transporté dans la maison de cet épileptique et de ses parents.

Comme j'étois encore loin de revenir, M. de Séligni ne perdit pas un moment pour aller voir l'agonisant. Montbreuse expiroit ; mais l'exclamation de M. de Séligni effrayé, qui proféra involontairement le nom de Maugis en le reconnoissant, le réveilla pour un moment du sommeil de la mort. Maugis, dit-il en remuant la tête avec effort, que Dieu me pardonne !... – Hélas !... puisse-t-il lui pardonner !... – Il fut ensuite quelque temps sans mouvement et sans respiration, mais les soins qu'il recevoit de M. de Séligni et des gens de la maison ayant encore ranimé un instant sa vie, il sembla pressé du besoin d'une révélation importante ; des sons inarticulés se succédoient, s'embarrassoient sur ses lèvres : Adèle, dit-il. – Je sais bien, reprit M. de Séligni, qui cherchoit à lui épargner la difficulté des explications inutiles. – Adèle, reprit. Montbreuse, la fille d'Angélique.... – Je le sais. – Adèle, la plus vertueuse, la plus parfaite des créatures. – Eh bien ! – Adèle innocente, digne de vous, digne de lui.... elle est... – Maugis mourut sans achever.

Je t'épargnerai les angoisses de cette nuit. Ce domestique de Montbreuse que Latour avoit été sur le point de surprendre, instruit de la mort de son maître, s'est rendu ce matin chez moi ; il a tout dit, tout avoué. Montbreuse avoit ourdi cette infernale trahison, sous l'apparence des intérêts d'Eudoxie, qui étoit probablement étrangère à ses desseins secrets ; elle avoit pu croire, elle avoit dû par conséquent tâcher de prouver à Adèle que c'étoit un grand mal de souffrir, d'autoriser mon amour, qu'il y alloit de mon bonheur d'être éloigné d'elle et de l'oublier, – car ils pensoient que je l'oublierois ; – que

tout lui prescrivait, enfin, d'entrer, jusqu'à nouvel ordre, dans une retraite religieuse, où elle vivrait à l'abri de mes poursuites. Madame la Prieure elle-même avait approuvé ce plan, et indique la maison où l'on voulait me la cacher. Mais telles n'étaient pas les vues de Maugis, qui adoraient Adèle depuis long-temps, et qui ne prenait une part active à cette intrigue, que pour se ménager une victime de plus. A quelque distance du village, la voiture changea de direction, et conduisit Adèle au château par des chemins détournés ; la nuit était profonde, personne ne l'aperçut. C'est là qu'Adèle est captive, sous une triple clé dont ce domestique est seul dépositaire, car Montbreuse, fidèle à son hypocrisie, affectait encore de ne communiquer avec Adèle que par des messages passionnés, et c'était aujourd'hui seulement qu'il devait, pour la première fois, se présenter à ses yeux. A la nouvelle de cette visite, Adèle s'est écriée ; Que le monstre ne paraisse point on qu'il ne s'attende pas à me trouver vivante ! – Cet homme le répétait là tout-à-l'heure.

Tu vois, Edouard, si je suis heureux, et si Adèle est digne de moi. Elle n'avait consenti à cela que par déférence pour sa marraine dont elle ne pouvait méconnaître la tendresse et les bonnes intentions, que par dévouement pour moi qui l'ai calomniée. Oublie, oublie mes indignes soupçons !

Ne t'étonne pas si je mets tout ce temps à t'écrire avant qu'elle me soit rendue. Que ferois-je pour distraire mon impatience du bonheur qu'elle attend ? Il faut bien, avant qu'elle me soit rendue, que je m'occupe d'elle, et c'était à son père, j'ai dû respecter ces touchantes bienséances – c'était à M. de Séligny à la tirer de sa prison. Juge de la lenteur avec laquelle les momens se sont écoulés ce soir !

Mais, je ne fermerai pas ma lettre. – Une voiture entre dans l'avenue ! Inexprimable bonheur ! – Adèle, mon père, mon ami ! Venez tous !...

Viens, Edouard, viens près de moi !

LATOUR, A M. ÉDOUARD DE MILLARGES.

Le même jour.

Oui, Monsieur, venez, ne perdez pas une minute, mon pauvre maître a besoin de vous. Il vous écrivoit son bonheur Il ne savoit pas.....

J'ai accompagné M. de Séligni au. château. Nous montons l'escalier du corps-de-logis où mademoiselle Evrard étoit enfermée. Nous arrivons à l'étage le plus élevé. A peine la clé tourne dans la serrure, elle jette un cri de frayeur. – Adèle ! Adèle ! dit M. de Séligni hors de lui même. – Nous entrons. La chambre est vide. Une idée me frappe. La croisée étoit ouverte, et j'y cours ! Quel tableau, M. Edouard ! L'infortunée avoit cru entendre Maugis. – Elle avoit dit qu'elle mourroit s'il se présentait devant elle.

Point de ressources, pas un souffle de vie ! Pauvre père ! Et lui surtout ! concevez son désespoir !

Venez, venez, M. Edouard ! vous seul peut-être... – Mais quel bruit !... seroit-ce encore..... Ah ! Dieu tout-puissant ! qu'avons-nous fait pour attirer à ce point votre colère ? Hélas ! M. Edouard, ne venez pas !

FIN.

A. EGRON, IMPRIMEUR,

Rue des Noyers, N^o. 37.

*On trouve chez le même Libraire les autres
Romans de M. Ch. NODIER.*

STELLA , ou les Proscrits , et LE PEINTRE DE
SALTZBOURG ; suivis de Nouvelles et Mélanges.

2 vol. in-12, fig..... 6 f.

JEAN SBOGAR, 2 vol. in-12, fig..... 6 f.

Les 4 volumes, pris ensemble, se vendent 10 fr.

IMPRIMERIE D'A. ÉGRON.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Adèle / par l'auteur de Jean Sbogar et de Thérèse Aubert

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1055904v>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 4 volumes in-12, avec gravures, y compris *Jean Sbogar*, nouvelle édition, 1820, 10 fr.

Table des matières

1. Page de titre
2. AVERTISSEMENT.
3. ADELE.
 1. GASTON DE GERMANCÉ A ÉDOUARD DE MILLANGES.
 2. LATOURE, A M. ÉDOUARD DE MILLARGES.
4. Notes
5. À propos de cette édition numérique